

VICTOR GIRAUD

---

Maitres  
d'Autrefois  
et d'Aujourd'hui

ESSAIS D'HISTOIRE MORALE ET LITTÉRAIRE

Montaigne — Chateaubriand  
Sainte-Beuve — Taine — Brunetière  
Sully Prudhomme — Angellier  
Gabriel Hanotaux

PARIS  
LIBRAIRIE HACHETTE ET C<sup>ie</sup>

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

---

1912

3 fr. 50



PQ  
2205  
.25  
G55  
1912  
SMRS

Maîtres  
d'Autrefois  
et d'Aujourd'hui

## DU MÊME AUTEUR

### LIBRAIRIE HACHETTE ET C<sup>ie</sup>

- Essai sur Taine, son œuvre et son influence, *d'après des documents inédits*, avec des extraits de 40 articles de Taine non recueillis dans ses œuvres. 5<sup>e</sup> édition revue et corrigée. Un vol. in-16. .... 3 fr. 50  
*Ouvrage couronné par l'Académie française* (prix Bordin).
- Pages choisies de Taine, avec une introduction, des notices et des notes. 2<sup>e</sup> édition. (5<sup>e</sup> mille.) Un vol. in-16. .... 3 fr. 50
- Chateaubriand, *Études littéraires*. 2<sup>e</sup> éd. rev. et corrig. Un vol. in-16. 3 fr. 50
- Pages choisies de Chateaubriand, avec une introduction, des notices et des notes. 2<sup>e</sup> édition revue et corrigée. Un vol. in-16. .... 3 fr. 50
- Pages choisies des Mémoires d'Outre-Tombe de Chateaubriand, avec une introduction et des notes, 2<sup>e</sup> édition revue et augmentée. Un vol. in-16. .... 3 fr. 50
- Nouvelles études sur Chateaubriand, *Essais d'histoire morale et littéraire*. Un vol. in-16. .... 3 fr. 50
- Livres et Questions d'aujourd'hui. Un vol. in-16. .... 3 fr. 50
- Blaise Pascal, *Études d'histoire morale*, avec un portrait. 3<sup>e</sup> édition revue et corrigée. Un vol. in-16. .... 3 fr. 50  
*Ouvrage couronné par l'Académie française* (premier prix Bordin).
- Les Maîtres de l'Heure, *Essais d'histoire morale contemporaine* (Pierre Loti, F. Brunetière, E. Fauguet, E.-M. de Vogüé, P. Bourget). 3<sup>e</sup> édition revue, corrigée et augmentée. Un vol. in-16. .... 3 fr. 50
- Maîtres d'autrefois et d'aujourd'hui, *Essais d'histoire morale et littéraire*. Un vol. in-16. .... 3 fr. 50

#### En Préparation :

- La Religion de Chateaubriand : les origines, l'évolution, l'influence. *Étude critique sur l'histoire des idées religieuses dans la littérature française des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles*. Un vol. in-16.
- Lamennais, son œuvre et son temps.

### AUTRES LIBRAIRIES

- Bibliographie critique de Taine. 2<sup>e</sup> édition refondue. Un vol. in-8<sup>o</sup>, Paris, Alphonse Picard. .... 5 fr.
- Pascal. *L'homme, l'œuvre, l'influence*. 3<sup>e</sup> édition revue, corrigée et considérablement augmentée. Un vol. in-16. Paris, Fontemoing. .... 3 fr. 50  
*(Ouvrage couronné par l'Académie française.)*
- Pensées de Pascal, édition nouvelle revue sur les manuscrits et les meilleurs textes, avec une introduction et des notes. 8<sup>e</sup> édition. Un vol. in-16. Paris, Bloud. .... 1 fr. 20
- Opuscules choisis de Pascal. 6<sup>e</sup> édition revue et corrigée. Bloud. 0 fr. 60
- Chateaubriand, ATALA. Reproduction de l'édition originale, avec une *Étude sur la jeunesse de Chateaubriand*, d'après des documents inédits. Un vol. petit in-18. Fontemoing. .... 3 fr.
- Chateaubriand. *Pensées, Réflexions et Maximes*, suivies du Livre XVI des *Martyrs* (texte du manuscrit). 3<sup>e</sup> édition. Bloud. .... 0 fr. 60
- Sainte-Beuve : Table alphabétique et analytique des *Premiers Lundis*, *Portraits contemporains* et *Nouveaux Lundis*. Un vol. in-16, 3<sup>e</sup> édition. Paris, Calmann-Lévy. .... 3 fr. 50
- Ferdinand Brunetière. *Notes et Souvenirs*, avec des fragments inédits et un portrait. 3<sup>e</sup> édition. Bloud. .... 1 fr.
- Pensées chrétiennes et morales de Bossuet. 4<sup>e</sup> édition. Bloud. .... 0 fr. 60
- Pensées de Joubert. Reproduction de l'édition originale, avec la *Notice historique* du frère de Joubert. Introduction et notes. 4<sup>e</sup> édition revue et corrigée. Bloud. .... 1 fr. 20
- Les Confessions de saint Augustin, traduction d'Arnauld d'Andilly, introduction et notes. 5<sup>e</sup> édition. Bloud. .... 1 fr. 20
- Les Idées morales d'Horace. 3<sup>e</sup> édition revue et corrigée. Bloud. 0 fr. 60

## CHATEAUBRIAND

### ET SES RÉCENTS HISTORIENS

---

Heureux prestige du talent littéraire! A peine la nouvelle s'était-elle répandue que M. Jules Lemaître, en l'an de grâce 1912, consacrerait à Chateaubriand une série de conférences que, de tous côtés, l'on vit surgir des articles et des livres sur l'auteur d'*Atala*. D'importants travaux que nous réclamions — en vain — depuis bien des années se sont hâtés de voir le jour. Quel intérêt nous offrent ces principales publications? Qu'ajoutent-elles de nouveau à l'idée que nous nous formions jusqu'ici de René? C'est ce que je voudrais rechercher ici.

#### I

« Quand on songe, — écrivions-nous il y a deux ans à peine, dans nos *Pages choisies de Chateaubriand*, — avec quelle piété les Allemands ont constitué les *Archives* de leur Goethe, collectionné jusqu'à ses moindres autographes, édité ses œuvres, et quel bruit, tout récemment encore, ils ont fait

de la découverte d'une première version de *Wilhelm Meister*, on est un peu honteux, pour l'honneur littéraire de la France, que nous en soyons encore à attendre une édition quelconque de la *Correspondance générale* de Chateaubriand. Ignorerions-nous par hasard que Chateaubriand est, en France, un aussi grand nom que Goëthe en Allemagne? Et serions-nous, peut-être, trop riches en chefs-d'œuvre? » Puisque M. Louis Thomas a bien voulu s'appropriier ces quelques lignes pour présenter récemment au public le premier volume de cette *Correspondance générale* que nous n'étions pas seul à souhaiter, nous n'aurons pas trop de scrupules à les reprendre à notre tour : elles expriment tant bien que mal le sentiment que nous éprouvions alors, que beaucoup d'autres avant nous avaient éprouvé, à constater et à déplorer la fâcheuse, la singulière lacune que le nouvel éditeur s'est proposé de combler<sup>1</sup>.

Car d'abord, c'est bien un véritable chef-d'œuvre que la *Correspondance* de Chateaubriand, un chef-d'œuvre qu'il nous faudra examiner d'ensemble, et tâcher de placer à son véritable rang, quand la publication en sera terminée. De cela, à vrai dire, nous étions déjà quelques-uns à nous douter. Des « chateaubriandistes » de profession, Edmond Biré, l'abbé Pailhès, René Kerviler l'avaient dit avant moi à plus d'une reprise. M. Lanson, juge difficile, et juge peu suspect d'un excès de tendresse à l'égard

1. *Correspondance générale de Chateaubriand*, publiée avec Introduction, indication des sources, notes et tables doubles, par Louis Thomas, avec un portrait inédit, t. I, Paris, Champion, 1912, in-8.

de Chateaubriand, essayant un jour d'évaluer « ce trésor épistolaire », n'hésitait pas à déclarer qu' « en ce genre encore, Chateaubriand serait au premier rang ». Je crois pour ma part, et de plus en plus, — et si je l'ai déjà dit, je le répète, — que de toutes les correspondances du XIX<sup>e</sup> siècle français, s'il en est une qu'on puisse, dans un genre d'ailleurs fort différent, comparer ou opposer à celle de Voltaire lui-même, c'est bien celle de l'auteur du *Génie du Christianisme*.

Je sais les différences. On ne saurait, certes, railler avec plus de finesse, conter ou discuter avec plus d'agrément, badiner avec plus de grâce, flatter avec une plus spirituelle légèreté que Voltaire dans les quelque dix mille lettres qu'il nous a laissées, et qui sont, à n'en pas douter, l'un des monuments les plus extraordinaires du génie français. Mais aussi on ne saurait mettre plus de hautaine éloquence, de mélancolie rêveuse, de poésie sombre, délicate ou ardente que Chateaubriand dans les pages qu'il adresse à ses nombreux amis. J'ouvre absolument au hasard le premier volume de cette *Correspondance*, et je tombe sur ces quelques lignes à Mme de Duras (18 juin 1813) :

J'ai bien des choses dans l'âme que je voudrais dire, mais je souffre tant, que j'ai peine à voir les mots que j'écris. Bonsoir, chère sœur ! Je vais me coucher avec votre pensée et le chant d'un rossignol qui revient chaque printemps dans ma petite tour. Il est arrivé avant-hier. Je compte lui apprendre le nom de mon amie.

A Chênédollé (12 janvier 1805) :

Je vous attends.... Nous irons nous ébattre dans les vents, rêver au passé, gémir sur l'avenir. Si vous êtes triste, je

vous préviens que je n'ai jamais été dans un moment plus noir ; nous serons comme deux cerbères aboyant contre le genre humain. Venez donc le plus tôt possible.

Et encore une fois, je n'ai pas choisi. Les uns pourront préférer la vivacité piquante de Voltaire ; les autres l'imagination somptueuse de Chateaubriand. Littérairement, les deux se valent. On pourrait dire d'ailleurs qu'il arrive parfois à Chateaubriand de « faire du Voltaire », j'entends par là de plaisanter avec autant d'agrément que Voltaire : je ne crois pas que Voltaire épistolier ait jamais su atteindre à certaines hauteurs où s'élève sans effort Chateaubriand.

Et je ne pense pas que l'intérêt historique ou documentaire de la *Correspondance* de Chateaubriand soit beaucoup moindre que celui qui s'attache à la *Correspondance* de Voltaire. Si le grand écrivain du XVIII<sup>e</sup> siècle a été mêlé à toute la vie de son temps, on en peut dire autant du poète des *Martyrs*. Ambassadeur et ministre, celui-ci a vu de plus près, il a même manié de plus grandes affaires, et l'historien, même politique, des deux Restaurations ne saurait négliger le témoignage d'un homme qui a pu se vanter, fièrement et justement, d'avoir « fait de l'histoire ». Quand, en 1838, il publia son *Congrès de Vérone*, — ce livre trop peu connu aujourd'hui, et pour lequel Vinet professait une si vive admiration, — deux de ses amis, Marcellus et La Ferronays, inquiets de ces divulgations qu'ils jugeaient prématurées, vinrent le supplier de ne publier que les documents strictement indispensables à sa justification personnelle. Nullement convaincu, mais ne voulant pas contrister ses amis, Chateaubriand déféra

à leur désir. « Vous me coûtez tous deux quarante mille francs », leur dit-il. Quatre volumes étaient imprimés : il les fit détruire, — sauf un exemplaire, — et il réduisit sa publication à deux volumes. On aurait pu, ce me semble, publier de son vivant toute la *Correspondance* de Voltaire sans trahir aucun secret d'État.

Mais, plus encore qu'un document sur l'histoire politique et sociale, morale et littéraire de son temps, la *Correspondance* de Chateaubriand est un document sur lui-même ; et à ce point de vue encore, elle ne le cède en rien à celle de Voltaire. Il est certain que si nous ne le connaissions que par son œuvre, nous ne connaîtrions pas dans la vérité vivante de sa biographie et de sa nature morale le patriarche de Ferney. C'est dans ses lettres que nous le voyons tel qu'il fut, tel qu'il éblouit, émerveilla, scandalisa ses contemporains, ce prodigieux, cet unique Voltaire, ce « composé d'air et de flamme », comme on l'a si bien appelé ; c'est là qu'il prolonge encore pour nous cet étourdissant feu d'artifice qu'il a, pendant plus d'un demi-siècle, tiré sans répit sur les tréteaux de l'histoire ; là nous le voyons rire, s'agiter, mentir, tripoter, ourdir les multiples trames de ses multiples intrigues, effacer par une caresse les égratignures de sa verve, réparer une étourderie par une flatterie, une malice, voire une polissonnerie, et tenir dans sa dépendance, intéresser à son effort, faire servir à sa fortune ses innombrables correspondants, en déployant toutes les infinies ressources de l'esprit le plus subtil, le plus souple, le plus agile qui fut jamais. Le roi Voltaire est dans sa *Correspondance*, et il n'est pas ailleurs. Il n'en est pas tout à fait de

même pour Chateaubriand, puisque nous avons les *Mémoires d'Outre-Tombe*. Mais les *Mémoires* ne nous offrent, n'ont laissé passer jusqu'à nous qu'un René un peu arrangé, simplifié, — et même « costumé », dirait M. Beaunier, — en vue de l'effet à produire sur la postérité. Le René amoureux n'y paraît qu'à peine, et le René professeur de français et commis voyageur en bas n'y paraît pas du tout. Au contraire, dans la *Correspondance*, si incomplète qu'elle soit encore, le Chateaubriand vrai, réel, — et sans retouches, — le « bon garçon » qu'ont tant aimé les Fontanes, les Joubert, et tout un cortège d'adoratrices, se montre à nous tel qu'il était : faible, passionné, à la fois ambitieux et détaché, enthousiaste et pourtant lucide, généreux et égoïste, toujours à court d'argent, souvent en proie aux humeurs noires, orgueilleux et vindicatif, très capable de haines violentes, mais incapable de bassesses, charmant avec tout cela, bref, une tête folle et un cœur d'or. Or, ce Chateaubriand-là, que beaucoup de ses lecteurs n'ont même pas soupçonné, il est nécessaire de le bien connaître pour comprendre exactement son œuvre. L'œuvre de Chateaubriand, en effet, n'est pas, comme celle des grands classiques, comme l'était encore celle de Voltaire, entièrement détachée de la personne morale qui l'a conçue et réalisée : elle en est un reflet direct, un prolongement naturel, une expression à peine transposée. Supposez que nous connaissions par le menu toute la vie, et jusqu'aux démarches les plus intimes de Corneille : croyez-vous que nous en soyons très avancés pour l'intelligence du *Cid* ou de *Polyeucte*? Pareillement, *Zaïre* et le *Siècle de Louis XIV*, *Candide* et l'*Essai*

sur les mœurs se suffisent fort bien à eux-mêmes : ce que nous savons de leur auteur ne saurait en rien modifier l'idée que nous avons de ces divers écrits, et le jugement que nous en portons. Mais il n'en va plus de même avec Chateaubriand : nous avons besoin de savoir avec précision ce que le poète a mis de lui-même, de son expérience personnelle de la vie dans *René*, dans le *Génie*, dans *les Martyrs*, pour bien entendre non seulement certains détails, mais même la signification générale de chacune de ces œuvres, et pour en porter un jugement équitable. Très intéressante donc pour nous faire connaître une personnalité extrêmement riche et complexe, peut-être aussi extraordinaire en son genre que l'était celle de Voltaire, la *Correspondance* de Chateaubriand nous aide encore à mieux comprendre, à mieux juger l'œuvre même de Chateaubriand. Voilà bien des raisons qui expliquent l'impatience avec laquelle, depuis une quinzaine d'années surtout, critiques et historiens littéraires en attendaient la publication.

Et, il est vrai, nous la connaissions déjà en partie, cette *Correspondance*, et l'on en avait déjà publié d'importantes portions. J'évaluais, il y a deux ans, à deux mille environ le nombre de lettres de Chateaubriand alors connues de moi tout au moins. Seulement, ces deux mille lettres, dont quelques-unes étaient d'ailleurs inédites, il fallait, pour les utiliser, se reporter à plus de cinquante volumes, et à je ne sais combien de brochures, ou d'articles de revue. C'est dire qu'elles étaient à peu près inutilisables pour le commun des travailleurs et des lecteurs, et même pour bien des spécialistes : en dépit

de leur patience et de leur bon vouloir, les arbres, trop souvent, leur masquaient la vue de la forêt. Il fallait donc, de toute nécessité, recueillir en un seul *Corpus* ces innombrables pages éparses, *disjecti membra poetæ*; il fallait dresser, une bonne fois, un inventaire sérieux, à peu près complet, de toutes les lettres dispersées; il fallait faire appel à tous les détenteurs de papiers inédits, et les engager à verser au trésor commun leurs richesses particulières.

C'est ce qu'a fait le nouvel éditeur. Et il semble, d'après sa *Préface*, qu'il a déjà été bien payé de sa peine. Nombre de portes, qu'on aurait pu croire plus jalouses, se sont ouvertes devant lui; d'aimables et précieuses communications lui ont été faites qui, jointes à ses propres recherches, lui permettront d'augmenter singulièrement le nombre de lettres connues ou simplement soupçonnées du grand écrivain. Il serait sans doute bien prématuré de vouloir dès maintenant, donner des chiffres un peu précis. Je ne serais pourtant pas étonné que M. Louis Thomas pût porter à trois mille, — et peut-être au delà, — le total des lettres que nous possédons de Chateaubriand. Et, bien entendu, il ne rassemblera pas tout.

Car les *Correspondances* les plus complètes, le plus pieusement conservées, le plus scrupuleusement publiées, ne représentent jamais qu'une partie, parfois assez minime, de tout ce qui s'est écrit de lettres durant une vie d'homme ou de femme. Le hasard et la volonté, pour sauvegarder comme pour détruire, ne s'inspirent pas toujours des vrais intérêts du mort illustre, et bien moins encore de ceux de la postérité. C'est ainsi que nous ne possédons

aucune des lettres de Chateaubriand à son père, à sa mère, à son frère, à sa sœur Mme de Farcy, à sa sœur Lucile. Il semble bien qu'il ait détruit lui-même sa correspondance avec Mme de Beaumont<sup>1</sup>, et même, ce qui s'explique moins, presque toutes ses lettres à Joubert. Toute sa correspondance avec Bonald a disparu des papiers de l'auteur de la *Théorie du Pouvoir*. Et nul doute enfin qu'il n'y ait bien des lacunes dans sa correspondance avec Lamennais, avec Ballanche, même avec Mme de Staël et avec Fontanes, avec combien d'autres encore ! Ces lacunes sont assurément regrettables, mais elles sont inévitables, et, d'ailleurs, quelques-unes seront peut-être comblées un jour. La première édition de la *Correspondance* de Voltaire comprenait six mille lettres : nous en possédons dix mille aujourd'hui, — et, jusqu'au jugement dernier, l'on en retrouvera de nouvelles.

Des publications comme celle qu'a entreprise M. Louis Thomas sont donc nécessairement provisoires. Il ne s'ensuit pas qu'elles ne doivent être exécutées avec les scrupules de précision et d'exactitude qu'aujourd'hui plus que jamais, — car ces

1. De toute la Correspondance avec Mme de Beaumont, il ne nous reste que quelques lignes citées par Mme de Beaumont dans une lettre à Joubert (*les Correspondants de Joubert*, p. 142), et qui, chose assez piquante, se retrouvent en partie dans une autre lettre de Chateaubriand... au même Joubert, laquelle fait partie du *Voyage en Italie*. Chateaubriand y parlait des déserts « où la trace de la dernière charrue romaine n'a pas été effacée, des villes tout entières vides d'habitants, des aigles planant sur toutes ces ruines, etc. ! Le Pape a une figure admirable, pâle, triste, religieuse. Toutes les tribulations de l'Église sont sur son front. » — Cette lettre que M. Paul de Raynal n'a pas datée doit l'être de la fin de juin 1803 :

scrupules sont de date récente, — on exige des travaux de cette nature. Un premier point, sur lequel nous ne transigeons guère, c'est le parfait établissement des textes qu'on nous livre. Il semble bien que, sur cet article, le nouvel éditeur nous donne très suffisante satisfaction, et il y avait peut-être d'autant plus de mérite que quelques-uns de ses prédécesseurs lui avaient, à cet égard, légué d'assez mauvais exemples. Il indique toujours la source ou les sources où il puise, et, presque toutes les fois qu'il en a la possibilité, il collationne le texte sur les originaux. Certaines lettres, dont il avait déjà publié le texte fautif ou incomplet d'après les imprimés, lui ayant été communiquées en cours d'impression, il a pris le parti de les reproduire, en leur teneur exacte, dans un *Supplément*. Et à ce propos, j'ai bien envie de chercher une petite querelle à M. Louis Thomas. Il reproduit dans son *Supplément* la *Lettre écrite chez les sauvages de l'Amérique*, et il s'excuse de ne pas l'avoir publiée à sa date dans le cours de la *Correspondance*. « J'avais toujours pensé, nous dit-il, que cette lettre était une composition littéraire à mettre en dehors de la correspondance, mais certains habitués de l'œuvre de Chateaubriand ayant une opinion contraire, je m'incline devant leurs raisons. » Soit, mais il a publié sans sourciller dans la *Correspondance* la fameuse *Lettre au citoyen Fontanes sur la seconde édition de l'ouvrage de Mme de Staël*<sup>1</sup>, et les lettres non moins célèbres écrites de Turin, de Milan et de

1. Pour cette *Lettre*, il aurait mieux valu donner le texte le plus ancien, celui du *Mercur*, et rejeter en notes les variantes des éditions ultérieures.

Rome à Joubert et à Fontanes et extraites du *Voyage en Italie* : or ce sont bien là, — et il s'en avise lui-même, — des « compositions littéraires » au premier chef, puisque ce sont, à proprement parler, des articles. Et je n'ai garde de me plaindre de les retrouver dans la *Correspondance*; mais j'ai quelque peine à comprendre les scrupules du nouvel éditeur dans le premier cas, et son absence de scrupules dans le second.

J'aurais voulu aussi qu'il prit un parti plus net sur la question de l'orthographe. Il me semble qu'il a mêlé dans ce premier volume les orthographes les plus diverses : celle des imprimés, celle des autographes, celle aussi des copies qui lui ont été communiquées. Puisqu'il était impossible d'atteindre, et donc de reproduire d'une manière constante l'orthographe de Chateaubriand, — laquelle était des plus fantaisistes, et ne présente, à mon gré, aucun intérêt véritable, — mieux valait, si je puis dire, tout réduire au même dénominateur, et adopter, franchement et uniformément, l'orthographe actuelle. Personne ne se fût plaint de ce « modernisme ». A quoi bon hérissier de difficultés la lecture de nos grands écrivains, et, sous prétexte de littéralité ou d'exactitude, donner à leur prose je ne sais quel aspect d'archaïsme, ou même de barbarie?

Mais ce sont là fautes bien vénielles. M. Louis Thomas n'en a-t-il pas commis une plus grave en reculant, comme il l'a fait, devant la tâche, considérable et ingrate, je le sais, difficile et délicate, j'en conviens, d'annoter cette *Correspondance*? « J'ai réduit les notes, nous dit-il, et m'en suis passé la plupart du temps. Je sais combien il est facile avec un dic-

tionnaire biographique comme celui de Michaud, de se donner l'air d'un grand érudit. D'ailleurs, à mon avis, sauf dans le cas spécial d'une édition philologique, l'appareil de notes gêne le lecteur dans sa recherche d'un plaisir intellectuel. » — Ah! le bon billet! suis-je ici tenté de dire. Qu'on me montre le lecteur qui sera « gêné » « dans sa recherche d'un plaisir intellectuel » par des notes sobres, précises, lui éclaircissant telle allusion, lui rappelant tel fait qu'il a sans doute oublié ou qu'il ignore; et lui fournissant toutes les indications essentielles pour replacer une lettre dans ce cadre de vie morale et sociale en dehors duquel elle n'est rien que la plus morte des abstractions! S'il s'en trouve un seul, — et ce n'est pas pour celui-là que nous travaillons, — qu'à cela ne tienne! Puisque la poussière du rez-de-chaussée l'incommode, il n'a qu'à rester au premier étage!... Mais, sans doute, M. Louis Thomas a voulu plaider coupable. Convaincu, trop convaincu peut-être que son travail ne saurait être définitif, il a tenu à limiter son effort; il s'est interdit l'ambition de rivaliser, par exemple, avec les admirables éditeurs de la *Correspondance* de Bossuet, dans la *Collection des Grands Écrivains de la France*, MM. E. Levesque et Ch. Urbain<sup>1</sup>; ou encore avec les éditeurs tout récents de la *Correspondance* de Manzoni, MM. Giovanni Sforza et Giuseppe Gallavresi<sup>2</sup>. Il m'est difficile de le lui reprocher trop sévèrement. Quand on

1. *Correspondance de Bossuet*, par MM. E. Levesque et Ch. Urbain; 5 vol. in-8. Hachette.

2. *Carteggio di Alessandro Manzoni* a cura di Giovanni Sforza e Giuseppe Gallavresi, con 12 ritratti e 2 fac simili, 1803-1821. Milan, Ulrico Hoepli, in-16.

n'a pas eu soi-même le courage, la patience ou le loisir, en ayant eu quelquefois l'intention ou le désir, d'entreprendre et de pousser jusqu'au bout une édition complète et annotée de la *Correspondance* de Chateaubriand, et d'engloutir dans cet absorbant travail une dizaine d'années de sa vie, on se doit d'être indulgent pour les autres. Imparfait, assurément, et nécessairement provisoire, l'édition de M. Louis Thomas, à en juger par le premier volume, témoigne d'un labeur très méritoire et, telle qu'elle est, nous rendra les plus grands services; elle a d'ailleurs ce mérite éminent d'*exister*, puisque, soixante-quatre ans après la mort de Chateaubriand, elle est la première en date. Il faut souhaiter qu'elle continue à recevoir les encouragements efficaces des travailleurs, des lettrés, de tous ceux qui possèdent encore des lettres autographes ou des copies de lettres de René<sup>1</sup>. Comme le dit très bien M. Louis Thomas, « Chateaubriand appartient au patrimoine de la France » : il est d'un intérêt général que cette première édition de sa

1. Pour prêcher d'exemple, voici une lettre inédite de Chateaubriand à Michelet, dont je dois la communication à feu Gabriel Monod :

29 février 1840.

« Je n'ai qu'un regret, monsieur, c'est de ne pas vous avoir rencontré chez vous; je ne mérite point vos éloges, mais j'en suis extrêmement flatté. J'ai commencé votre quatrième volume : malgré ce que je croyais savoir du xv<sup>e</sup> siècle, j'ai vu que j'avais encore bien des choses à apprendre. Je vais continuer une lecture aussi instructive qu'attachante.

« Je vous prie, monsieur, de parler de moi à votre fils, et d'agréer, avec l'hommage de mon admiration, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

« CHATEAUBRIAND. »

*Correspondance*, — que sans doute on ne refera pas de sitôt, — soit aussi complète que possible.

Le premier volume de cette *Correspondance* comprend trois cent quarante-quatre lettres, ou fragments de lettres, — car quand certaines lettres ne lui sont connues que par des catalogues d'autographes, le nouvel éditeur, en attendant mieux, reproduit les indications et citations, presque toujours trop fragmentaires, des catalogues<sup>1</sup>, — et il nous conduit jusqu'au 27 juillet 1817. C'est donc près de cinquante années de la vie de Chateaubriand qu'il embrasse; et l'on pourrait, à l'aide de ce premier volume, esquisser la biographie et la psychologie du grand écrivain durant toute cette importante période. Je résiste à la tentation : la personnalité de Chateaubriand n'est pas, selon moi, de celles que l'on puisse morceler sans inconvénient; pour en apprécier avec équité les divers aspects, il faut d'abord en bien voir l'ensemble; et c'est ce que l'on ne pourra faire sérieusement, je veux dire avec une suffisante précision, que lorsque la *Correspondance générale* sera à peu près complètement exhumée et publiée. D'ici là, tout jugement de fond sur le caractère et sur la destinée de Chateaubriand aura quelque chose de vague, d'approximatif et de provisoire. S'il est vrai, comme je le crois, et comme Brunetière le déclarait déjà, voici plus de quinze ans, que « le jugement de la postérité sur Chateaubriand est encore à pronon-

1. Quelques lettres ou fragments de lettres sont mal datés. Par exemple, p. 59, le 20 prairial ne saurait correspondre au 9 janvier 1802. Dans la même lettre, au lieu de : « au mois d'août », il faut lire, je crois : « au mois d'avril ». — Pourquoi enfin, dans ce volume, n'avoir pas mis de *Table des matières*?

cer », aucun travail ne contribuera plus à la lente formation de ce jugement que la publication de sa *Correspondance*.

## II

Tel doit être aussi, j'imagine, l'avis de M. Albert Cassagne, l'auteur d'un livre curieux dont le titre<sup>1</sup> semble inspiré d'un roman de Mme Tinayre, *la Vie amoureuse de François Barbazanges*, et qui a peut-être le tort, l'heureux tort de promettre moins qu'il ne tient. Car, s'il est bien question surtout de « la vie politique de François de Chateaubriand » dans ce gros volume, il est question de beaucoup d'autres choses qui n'ont avec la vie politique de René qu'un rapport quelquefois lointain. Même, des critiques superficiels, observant que ce premier volume nous conduit jusqu'aux Cent-Jours, pourraient dire que ce livre s'arrête au moment où la vie politique commence. Ils se tromperaient; car, s'il est exact que la vie politique de Chateaubriand s'ouvre après l'Empire, la longue période qui précède n'est pourtant pas qu'une simple introduction à cette carrière publique. En tout cas, c'est la thèse que soutient M. Cassagne : pour lui, la vie politique de René s'ouvre un quart de siècle avant la date où on la fait généralement commencer.

Vivent les livres à thèse! Ils nous empêchent de nous endormir sur le mol oreiller des opinions courantes et des idées toutes faites. Ils bousculent les

1. *La vie politique de François de Chateaubriand*, t. I (Consulat, Empire, Première Restauration), par M. Albert Cassagne, 4 vol. in-8, Plon, 1911.

préjugés à la mode. Ils éveillent, ils tiennent en haleine l'inquiétude d'esprit, seule condition de tout progrès intellectuel. Quand la thèse est vraie, elle emporte toutes les résistances. Quand elle est fautive, elle nous force, pour la combattre et la ruiner, à descendre jusqu'au fond de notre pensée, à préciser, à renouveler, à rajeunir les raisons que nous pouvons avoir de ne pas nous y rallier et de maintenir notre opinion première. Quand elle est simplement enfin paradoxale ou excessive, — ce qui est le cas le plus fréquent, — elle remet en honneur ou en lumière, elle fait rentrer dans la circulation générale bien des vérités secondaires sans doute, mais intéressantes, importantes même quelquefois, et trop inaperçues.

La thèse que soutient M. Albert Cassagne me paraît être de cette dernière catégorie. Il l'énonce lui-même avec une hardiesse, une netteté qui ne laissent rien à désirer, dès les premières lignes de son *Avant-propos* : « Je la résumerai d'un mot, écrit-il, en disant qu'il (Chateaubriand) fut homme d'action par essence, et poète par accident. » Et tout son livre est, en effet, la démonstration, ou plutôt l'illustration de cette idée générale qui surprendra et même choquera, — il s'en rend fort bien compte, et il n'est pas loin de s'en réjouir, — un certain nombre de ses lecteurs.

Pour ma part, je n'en suis ni choqué, ni scandalisé, et, persuadé depuis fort longtemps qu'il y a dans Chateaubriand autre chose qu'un pur et simple poète, je suis tout prêt à reconnaître qu'elle contient une assez large part de vérité. Mais, réduite à ces termes un peu trop simples, elle me semble ne

pas correspondre exactement à la réalité des faits, à la vraisemblance psychologique et historique.

Chateaubriand « homme d'action par essence et poète par accident » : la formule est ingénieuse, mais elle a le tort d'opposer et de séparer deux choses qui, dans l'espèce, doivent être étroitement unies. Les facultés d'homme d'action et de poète ou d'écrivain s'opposent, en effet, chez la plupart des hommes ; elles s'opposent même si bien qu'elles sont très rarement réunies chez le même homme ; et, par exemple, nous ne voyons ni Taine, ni Renan costumés en ambassadeurs, ou même en ministres. Mais ce qui est vrai du commun des mortels, et même de quelques individualités supérieures, ne l'est pas de toutes. Le génie politique et le génie militaire s'opposent aussi le plus souvent ; et pourtant, Napoléon n'a été, que nous sachions, dénué ni de l'un, ni de l'autre. Pareillement, et toutes proportions gardées, Chateaubriand a su concilier en lui deux « ordres » différents. Ne parlons pas, j'y consens, de son génie politique : si le génie n'est qu'une longue patience, en politique plus peut-être qu'ailleurs, cette vertu suprême lui a fait étrangement défaut. Mais, cette réserve faite, plus on étudiera sa vie et son rôle publics, plus on reconnaîtra, je crois, qu'il a fait, en son temps, sérieuse figure d'homme d'État. En tout cas, il est indéniable qu'il ait eu le tempérament et quelques-unes des plus rares qualités de l'homme d'action, et qu'on lui fasse tort de toute une partie de sa personnalité et de son œuvre en le réduisant à n'être qu'un rêveur et un poète. La vérité est qu'il était par essence une grande force indéterminée, capable de s'appliquer, ensemble ou

successivement, mais avec une égale intensité, à des objets fort différents, et qui tantôt fusait en rêveries et en phrases harmonieuses, et tantôt en désirs précis, en volontés bien arrêtées de faire passer dans les faits un peu de son propre idéal. Mais il n'a jamais sérieusement sacrifié l'un de ses dons à l'autre. S'il était très fier de « sa » guerre d'Espagne, il ne l'était pas moins du *Génie du Christianisme* et des *Mémoires d'Outre-Tombe*. Et même, quand on le poussait, — il y a là-dessus de curieuses pages dans les *Mémoires*, — il déclarait volontiers qu'il est infiniment plus aisé d'être un bon diplomate qu'un bon poète.

Il m'est d'autant plus difficile de souscrire pleinement à la thèse de M. Albert Cassagne que la méthode qu'il emploie pour la démontrer me paraît assez souvent sujette à caution. Il use et abuse des conjectures. Je sais bien que nous faisons tous, plus ou moins, ainsi. Si consciencieux que nous soyons, — et l'enquête de M. Cassagne a été très consciencieuse, — nous n'atteignons jamais, en histoire, que des lambeaux de certitude; l'entre-deux nous échappe, et bon gré, mal gré, nous le remplissons par des hypothèses. Encore faut-il cependant que ces hypothèses aient un certain air de vraisemblance et reposent sur des faits minutieusement prouvés et contrôlés. Or les hypothèses de M. Cassagne ne sont pas toujours de cette espèce. Il a sa thèse à établir et, pour la faire triompher, rien ne lui coûte. Il a vite fait de transformer une vague possibilité en probabilité, puis en certitude; il dit volontiers : *peut-être* à la première ligne, *probablement* à la seconde, et *sûrement* à la troisième;

et à la quatrième, il dégage de ce soi-disant *fait* d'imposantes et imprévues conséquences. Donnons au moins un exemple de cette disposition quelque peu dangereuse d'esprit.

Peltier, dans son *Paris* du 15 avril 1799, insère un curieux article anonyme sur *la Guerre des Dieux* de Parny : l'article est visiblement d'un incroyant. M. Cassagne l'attribue, sans en apporter la moindre preuve positive, à Chateaubriand, et il voit dans cet article le point de départ du *Génie du Christianisme* conçu tout d'abord, d'après lui, comme étant essentiellement une œuvre non pas d'apologétique, mais d'« opportunisme » littéraire et politique. La conversion n'aurait eu lieu qu'ensuite, à la nouvelle de son double deuil, « entre la fin d'août et la fin d'octobre ». « Donc, le livre n'est pas le fruit de la conversion. Le contraire serait plus vrai. L'ouvrage était auparavant conçu, élaboré, et, sous sa première forme, terminé. » Et tout cela, parce qu'il s'agit de montrer que Chateaubriand, même dans ses œuvres en apparence les plus spontanées et les plus sincères, n'a jamais été qu'un homme politique, et, si je l'ose dire, un « arriviste » supérieur ! Il n'y a qu'un malheur : c'est que l'article sur Parny ne paraît pas être de Chateaubriand ; qu'à cette date (15 avril 1799), et selon toutes les vraisemblances, Chateaubriand connaissait déjà depuis plusieurs mois la mort de sa mère, et qu'ayant « pleuré » et ayant « cru », il avait déjà conçu et esquissé son grand livre sous la forme d'une *Apologie* esthétique et morale du christianisme. Je crois donc devoir maintenir les dates et conclusions que j'ai, il y a un an, proposées ail-

leurs<sup>1</sup>, et que M. Cassagne a écartées sans les avoir discutées.

J'insisterais moins si nous ne saisissions ici sur le vif l'un des défauts d'une méthode historique fort en honneur de nos jours, et où je voudrais bien, moi qui écris ceci, n'être jamais tombé ! Nous n'attachons aucune importance aux déclarations que les hommes du passé nous font sur eux-mêmes. Nous avons la prétention de mieux les connaître qu'ils ne se connaissaient eux-mêmes, de mieux démêler qu'eux-mêmes les mobiles secrets de leurs actes, et quand nous n'incriminons pas leur sincérité, nous leur prêtons généreusement une prodigieuse inconscience. A force de les voir et de les étudier en fonction de leur époque, de restituer autour d'eux les innombrables circonstances, presque toujours inaperçues d'eux-mêmes, de leur vie morale et de leur action, nous finissons par oublier leur existence propre, et par dissoudre le plus clair de leur personnalité dans l'impersonnalité ambiante ; la richesse du cadre nous fait perdre de vue non seulement la beauté, mais parfois jusqu'à la réalité du portrait. Rien de plus facile, à la distance où nous sommes, que de voir les raisons d'ordre utilitaire qu'a eues — finalement — Chateaubriand d'écrire le *Génie du Christianisme* ; rien de plus aisé que de noter les signes précurseurs d'une renaissance religieuse qui semblait appeler et rendre comme nécessaires une *Apologie* nouvelle et un nouvel apologiste. Mais quand, la plume à la main, nous nous livrons

1. Voir nos *Nouvelles Études sur Chateaubriand (la Genèse du « Génie du Christianisme »)*. Hachette, 1912.

à cette analyse, ne sommes-nous pas la dupe d'une sorte de mirage rétrospectif? N'oublions-nous pas, ne négligeons-nous pas, de propos délibéré, tous les signes, tous les faits contraires, toutes les virtualités divergentes? Il y a dans l'histoire comme dans la nature une foule de germes qui avortent. Cette renaissance religieuse s'est produite, soit : mais s'est-elle produite sans résistance? et si le Concordat n'avait pas été promulgué, aurait-elle pu se produire? Le Concordat lui-même était-il un fait nécessaire? Et la volonté de Napoléon n'a-t-elle pas eu à briser bien des difficultés qui auraient pu paraître insurmontables? La réalité de l'histoire est plus mêlée, plus complexe, plus enchevêtrée, plus obscure que nous ne la construisons après coup. Aucun de ceux qui s'y sont fait un nom n'a pu, à un moment donné, avoir la certitude, en agissant d'une certaine manière, que son action aura l'avenir pour elle. En fait, au moment de la « conversion » de Chateaubriand, en 1798 ou 1799, il était impossible de prévoir le Concordat, le rétablissement du culte, la renaissance religieuse : le contraire même était beaucoup plus vraisemblable. Des vœux de persécutés, des espérances d'émigrés ne pouvaient constituer, pour un esprit prudent et « politique », une base d'action suffisante; il fallait, pour s'en contenter et pour y asseoir sa fortune, un acte de foi singulièrement hardi, et d'ailleurs invérifiable; il fallait *parier*, pour tout dire. Plus simplement, il fallait suivre l'inspiration de sa conscience, et, sans se désintéresser assurément des conséquences pratiques, pour le reste, « laisser faire aux dieux ». C'est ce qu'a fait Chateaubriand : il nous le dit, et

nous n'avons aucune raison, — psychologique et historique, — de ne pas l'en croire. En concevant le *Génie*, il ne pouvait pas, — raisonnablement, — espérer être servi comme il l'a été par les circonstances; et il désirait, certes, passionnément le succès, et il n'a rien négligé pour l'assurer, mais il ne pouvait espérer celui qu'il a eu. Acte de foi et de bonne foi, acte de désintéressement, de générosité et de conscience, le *Génie du Christianisme*, n'est, originairement, rien autre chose; la politique n'est venue qu'ensuite, après le retour en France. Et dans les difficultés mêmes que Chateaubriand rencontrait pour réaliser son œuvre, je vois, s'il en était besoin, une preuve nouvelle, et non pas peut-être la moins parlante, de sa parfaite sincérité.

M. Cassagne me répondra sans doute qu'il ne conteste pas la sincérité de l'auteur du *Génie du Christianisme*, et qu'au surplus la sincérité n'est pas du tout inconciliable avec une certaine dose d'esprit politique, ce qui est du reste tout à fait mon avis. Il n'en est pas moins vrai qu'à insister comme il le fait, et d'une manière selon moi exagérée, sur la politique ou la diplomatie de Chateaubriand, il ne peut s'empêcher de laisser planer un certain doute sur la franche spontanéité de ses convictions : trop d'habileté nuira toujours dans notre esprit à ceux qui veulent être ou paraître sincères. Et cela est si vrai que M. Cassagne, première victime, après son héros, de sa propre thèse, n'a peut-être pas, et, en tout cas, ne suggère pas, pour le poète des *Martyrs*, toute la sympathie qu'on peut sans doute lui refuser, mais qu'il me paraît, généralement, mériter : il parle de lui sur un ton de désinvolture un peu tranchante

qui choquera, je le crains, beaucoup de lecteurs, et qui, à plus d'une reprise, semble assez peu conforme à la stricte équité. S'il apprécie en fort bons termes le célèbre article du *Mercure* en 1807, et la courageuse provocation qu'il contenait, il est plus froid pour la non moins courageuse démission de 1804 : « Dans cette quasi unanime passivité ou servilité, l'acte de Chateaubriand, *sans vouloir en exagérer le retentissement ni la portée*, fit son effet. Le geste avait belle allure ; *il avait même, en un sens, de l'à-propos.* » Un « à-propos » qui pouvait coûter terriblement cher à son auteur : voilà ce que l'ingénieux historien aurait dû ne pas oublier, et ce qui aurait dû lui interdire certaines insinuations inutiles, d'ailleurs incontrôlables, sur la diversité des mobiles qui ont pu, selon lui, dicter à Chateaubriand sa lettre de démission. Ailleurs encore, M. Cassagne dit de lui : « Son cœur était bien placé. *Si la rancune et la sottise de l'émigré y pénétraient*, elles n'y abolissaient pas la qualité française et le sentiment de l'honneur national. » La phrase est assez contradictoire, et il ne me paraît pas que les expressions un peu bien vives qu'elle renferme s'appliquent réellement à l'auteur de *la Monarchie selon la Charte*.

On le voit, il arrive à M. Albert Cassagne de méconnaître parfois le véritable caractère de Chateaubriand. Il lui arrive aussi de se méprendre un peu sur la nature du rôle qu'il a joué dans l'histoire morale et politique de son temps. Il le représente quelque part comme « un ennemi implacable de la Révolution, de ses principes, de son esprit », comme « acquis à la réaction religieuse et monarchique », comme « l'homme du parti catholique » ou « clé-

rical », il dit même, en s'en excusant un peu, « du parti prêtre ». Je n'aime pas tout d'abord ces expressions qui sentent la polémique, et qu'un véritable historien devrait impitoyablement renvoyer aux journaux de la Restauration ou du second Empire. Et ce dont je suis plus sûr encore, c'est qu'elles nous donnent de Chateaubriand une idée très inexacte, et, peu s'en faut, tout à fait fausse. Si Chateaubriand avait été cet « ennemi implacable de la Révolution » qu'on nous dépeint à plusieurs reprises, il n'aurait pas écrit *la Monarchie selon la Charte*, il n'aurait pas réclamé ni défendu la liberté de la presse, il n'aurait pas, parmi les royalistes de son temps, — et même du nôtre<sup>1</sup>, — excité des inimitiés redoutables : la vérité est qu'il était un « libéral », et qu'il a voulu, de tout son esprit et de tout son cœur, réconcilier « les deux Frances », celle de l'ancien régime et celle du régime moderne. Et enfin, c'est le diminuer étrangement, — et le travestir, — que de voir en lui « l'homme du parti prêtre » : c'est là une conception un peu simpliste héritée des « jacobins » ou des « idéologues » : il n'était pas de ceux qui limitent leur horizon à celui

1. Voyez, à cet égard, la brochure brillante, mais paradoxale et violemment partielle de M. Charles Maurras, *Trois idées politiques : Chateaubriand, Michelet, Sainte-Beuve*, Champion, 1898 (nouvelle édition, 1912), et l'amusante campagne de presse qu'a menée toute cette année *l'Action française* pour « soutenir » le *Chateaubriand* de M. Jules Lemaitre. M. Maurras et ses amis auraient pu se dire pourtant que, si la royauté française avait suivi les conseils de Chateaubriand, elle serait très probablement encore de ce monde. Et quoique personne n'en puisse rien savoir, et que nous soyons ici en pleine métaphysique historique, je crois très volontiers que cela eût mieux valu pour le pays.

d'une sacristie. Comme s'il avait pu, d'ailleurs, prévoir le reproche, il y a répondu d'avance dans une de ses lettres à Fontanes (1<sup>er</sup> juin 1803) : « Quand le Consul a rétabli la religion, il a fait l'acte d'un grand homme; mais il ne se dit pas, ou plutôt on cherche à lui cacher tout ce qu'il a fait pour lui-même. *On parle de partis? Mais, certes, 24 millions de chrétiens sont, je pense, un assez grand parti!* Et bien! ce parti-là est décidément à celui qui a relevé les autels. » Et c'est à ce parti-là qu'appartenait Chateaubriand.

Il est fâcheux qu'une idée générale juste, mais poussée trop loin et développée avec trop de raideur, fasse du livre de M. Cassagne un guide parfois assez dangereux dans l'étude de Chateaubriand et donne à son information même quelque chose d'un peu tendancieux. Car je n'ai pas assez dit de combien de recherches à travers les imprimés, les journaux et les documents d'archives témoigne ce premier volume sur *la Vie politique de Chateaubriand*, et tout ce qu'on y peut puiser d'indications intéressantes et utiles pour écrire la biographie de René. Par exemple, M. Cassagne a, sur la manière dont a été lancé le *Génie du Christianisme*, tout un chapitre très neuf, très curieux, et qui, s'il n'est peut-être pas définitif, sera sans doute une révélation pour bien des lecteurs. Pareillement, la vie, assez mal connue jusqu'ici, de Chateaubriand sous l'Empire, est, sinon complètement débrouillée, tout au moins serrée d'assez près, et, notamment en ce qui concerne les rapports du grand écrivain avec Napoléon, elle s'enrichit d'un certain nombre de détails assez nouveaux. Et enfin, quand l'auteur en

arrive à la chute de l'Empire, c'est-à-dire au début de la vraie vie politique de Chateaubriand, — c'est-à-dire, déclarera quelque malveillant, à son vrai sujet, — les objections que j'ai cru devoir présenter tout à l'heure n'ont presque plus ici de raison d'être. Soit qu'il maîtrise mieux son sujet et sa matière, soit que la vraie physionomie de Chateaubriand homme politique s'impose à lui avec plus de force et de relief, il voit désormais son héros assez bien tel qu'il est, et il lui rend une justice plus pleine et plus exacte. Il y a là près d'une centaine de pages qui sont, à n'en pas douter, à tous égards, et même pour la forme, les meilleures du volume. Si, comme il y a tout lieu de l'espérer, le ou les volumes qui suivront celui-ci<sup>1</sup>, — car j'ai peine à croire, surtout s'il se pique d'établir quelques proportions entre les différentes parties de son œuvre, que M. Cassagne puisse réaliser son dessein et faire tenir en un seul volume tout ce qui lui reste à nous dire, — si, dis-je, les volumes qui suivront sont écrits dans l'esprit de ces dernières pages, nous aurons enfin le *Chateaubriand politique* que nous attendions depuis si longtemps; et nous pourrons alors, dans un article d'ensemble, essayer de reprendre à notre tour un très beau sujet que l'auteur des *Lundis* jadis n'a même pas effleuré.

1. Pour la suite de son travail, M. Cassagne trouvera d'abondants et curieux renseignements dans le livre qui vient de paraître de M. le comte d'Antioche, *Chateaubriand ambassadeur à Londres* (1822), d'après ses dépêches inédites (1 vol. in-8, Perrin); il ressort de ce volume que cette courte ambassade est très loin d'avoir été inutile au point de vue des intérêts français, et que Chateaubriand s'est vite révélé un très actif et très clairvoyant diplomate.

## III

Je viens de faire allusion à Sainte-Beuve. Il est difficile de ne pas songer à lui et au deux volumes qu'il a consacrés au « Sachem du romantisme », quand on s'apprête à parler du *Chateaubriand* de M. Jules Lemaitre<sup>1</sup>. Les deux ouvrages, en effet, ont entre eux bien des analogies : ils ont eu tous deux pour origine des conférences publiques ; leurs auteurs respectifs se ressemblent par divers aspects de leur œuvre et par plus d'un trait de leur tempérament moral et littéraire ; enfin, tous deux n'ont pas été précisément conçus « dans une pensée d'extrême bienveillance » pour le grand écrivain qu'ils étudiaient. On pourrait poursuivre le parallèle....

On retrouvera, — est-il besoin de le dire ? — dans le livre de M. Jules Lemaitre les qualités de grâce, de finesse légère, de souple nonchalance, de souriante malice qui ont fait sa juste réputation. Le dirai-je pourtant ? Il me semble que l'auteur des *Impressions de théâtre* a écrit des livres qui l'expriment plus complètement, qui mettent plus heureusement en lumière les dons si rares de son prestigieux talent, et qui remplissent aussi plus entièrement leur objet. Si quelqu'un, par exemple, voulait sur un seul ouvrage juger M. Jules Lemaitre, bien plutôt que celle de ce *Chateaubriand*, je lui conseillerais la lecture du sixième volume des *Contemporains*, celui qui contient les études sur Veuillot et sur Lamartine, et les délicieuses *Figures*

1. *Chateaubriand*, par M. Jules Lemaitre, 1 vol. in-16, Calmann-Lévy.

rines. Et, d'autre part, à ceux qui voudraient apprendre à bien connaître Chateaubriand, tout en limitant leurs lectures, bien plutôt que le livre de M. Lemaître, je conseillerais l'article divinateur qu'Eugène-Melchior de Vogüé, dans ses *Heures d'histoire*, a consacré, il y a vingt ans, à l'auteur du *Génie du Christianisme*, ou encore la belle étude, si complète et si lucide, de M. Faguet dans son *Dix-neuvième Siècle*, ou enfin l'admirable petit volume classique d'*Extraits* de Chateaubriand que nous devons à Brunetière.

C'est que M. Jules Lemaître a beau s'en défendre, — par ironie, ou par prudence? — il n'aime pas Chateaubriand. Il n'aime en lui ni l'homme, ni le style, ni les idées. Et cela, certes, est son droit. Et ne dites pas : Pourquoi donc l'auteur des *Contemporains*, n'aimant pas l'auteur d'*Atala*, a-t-il voulu quand même parler de lui? Car où en serait la critique, juste ciel! si nous ne devions jamais parler que des auteurs que nous aimons? Et ne dites même pas que M. Lemaître aurait dû faire effort pour sortir de soi, pour entrer dans une personnalité étrangère, pour tâcher de la voir telle qu'elle est, en elle-même, et pour lui rendre pleine et entière justice. Car d'abord, il n'est pas sûr qu'il eût intérêt à faire cet effort de sympathie critique, et vous connaissez de reste les objections de la critique impressionniste. Mais surtout, c'était son droit strict, et peut-être même son devoir de critique, — de critique impressionniste, — de ne pas abdiquer sa personnalité devant celle de Chateaubriand, de réagir au contraire vigoureusement contre elle, de heurter son tempérament propre contre un tempé-

rament opposé, et de noter avec une franchise passionnée et même violente les impressions qu'il recevrait de ce contact. Bien loin, pour ma part, de reprocher à M. Jules Lemaître d'avoir fait cela, je lui reprocherais plutôt... de ne l'avoir pas fait assez, je veux dire avec assez de résolution, de continuité et d'audace, bref, et en dépit de certaines vivacités et de certaines rudesses, d'être resté, encore et jusqu'au bout, « l'homme des coteaux modérés ». Il est vrai que c'était encore là une manière de marquer son opposition, et le fond intime, irréductible de sa véritable nature.

Mais, idéalement, on aurait pu souhaiter autre chose. « Pour avoir étalé l'adoration de soi aussi naïvement qu'un enfant ou une femme, écrit M. Jules Lemaître, cet homme d'un si grand génie nous donne à tous, si peu de chose que nous soyons, le droit de sourire. » Ce droit au sourire, M. Lemaître l'a exercé copieusement pendant plus de trois cents pages, et je ne crois pas qu'aucun autre écrivain, aujourd'hui, aurait pu, aussi impunément, soutenir pareille gageure. Il a fait à Chateaubriand une petite guerre continue et sans merci d'épigrammes, d'ironies, de malices et de sourires. Il a, je crois bien, épuisé contre lui toutes les flèches de son carquois. Avouerai-je qu'à cette guerre à coups d'épingle j'aurais préféré la lutte corps à corps, — devant laquelle Sainte-Beuve avait déjà reculé, — et que M. Lemaître était assez grand écrivain pour se permettre? Songez-donc ! Un combat singulier entre ces deux esprits adverses, entre ces deux âmes différentes et peut-être ennemies, entre ces deux maîtres de la langue française, un duel en champ clos,

enseignes déployées, mais il n'y aurait rien eu de plus intéressant, de plus suggestif, de plus passionnant! On ne se comprend pas toujours, on frappe quelquefois à côté des coups d'estoc et de taille, on a des partis pris et des injustices; mais qu'importe? On finit bien par s'étreindre; et voilà qui est l'essentiel. Chacun révèle alors le fond de son être et de sa nature morale. Savez-vous rien de plus instructif que les *Remarques* de Voltaire sur les *Pensées* de Pascal, ou son *Commentaire* sur Corneille? que les pages de Rousseau contre Molière? que celles de Taine sur Napoléon? que celles de M. Faguet sur Voltaire? que celles enfin de Brunetière sur Flaubert ou sur Zola? Chateaubriand méritait peut-être, — au moins autant que M. Georges Ohnet, — l'honneur d'une discussion en règle, d'une critique sérieuse, directe, approfondie, motivée, et qui l'embrassât une bonne fois tout entier.

Or, cette « libre promenade à travers la vie et l'œuvre de Chateaubriand » que l'on nous propose est décidément un peu bien rapide, incomplète et capricieuse pour justifier toutes les sévérités que M. Jules Lemaitre prodigue avec une inlassable complaisance à René. « Il a écrit, — nous dira son biographe, — beaucoup de choses dont je n'ai pu vous parler : des *Études historiques*, des lettres de voyage, une histoire de la littérature anglaise, et combien d'articles politiques et de brochures, et combien de vastes dépêches diplomatiques. » Ajoutons-y les *Mélanges littéraires*, la traduction du *Paradis perdu* et toute la *Correspondance* dont M. Lemaitre n'a rien dit non plus. Et voilà, n'est-il pas vrai? bien des lacunes. J'ai quelque peine, je

l'avoue, à concevoir une étude d'ensemble sur Chateaubriand où l'on passerait complètement sous silence, et les admirables *Études historiques*, qui ne sont pas du tout la besogne de librairie qu'on s'imagine trop souvent, et la fameuse *Lettre sur la campagne romaine*; ne parlons même pas de la *Correspondance*, puisqu'elle n'est pas entièrement recueillie, encore que.... Quant aux œuvres qu'il a plu au critique d'examiner, la plus aimable fantaisie a présidé aux développements qu'il leur a consacrés. Il n'a que quatorze pages sans grand relief sur le *Génie du Christianisme* proprement dit; il en a sept sur le *Dernier Abencérage* qu'il a découvert « un jour de soleil » et qui lui a paru « délicieux », et il en a dix-huit, un peu inégales, sur les *Natchez*. D'une manière générale, les analyses qu'il nous présente des divers ouvrages qu'il étudie sont assez souvent, pour lui emprunter un aimable euphémisme, « d'un intérêt un peu languissant » : c'est que, précisément, elles sont des *analyses*, au lieu d'être des *transpositions* rapides et vivement commentées. Comme à l'époque de ses premiers *Contemporains*, il se laisse, si je puis dire, imposer par le livre qu'il apprécie la marche et la suite de son exposition. Et il lui arrive, peut-être parce qu'il veut être trop consciencieux, d'être souvent incomplet et parfois infidèle. Par exemple, dans l'analyse qu'il en donne, toute « simplifiée » qu'elle soit, je ne reconnais guère ce que M. Faguet appelait les « délicieux » *Natchez*, « cet étrange roman » qu'on lit peut-être plus, oui, même de nos jours, que ne le pense M. Lemaître, lequel déclare que « ce n'est pas une joie ». L'ingénieux écrivain s'extasie, —

peut-être ironiquement, — sur le « tube enflammé, surmonté du glaive de Bayonne », sur « les caisses d'airain que recouvre la peau de l'onagre » et qui « se taisent au signe du géant qui les guide » ; mais quand il nous représente Fénelon s'entretenant avec Chactas, il néglige de relever cette phrase étonnante, et qu'admirait Sainte-Beuve, sur la parole de l'auteur du *Télémaque* : « Ce qu'il faisait éprouver n'était pas des transports, mais une succession de sentiments paisibles et ineffables : il y avait dans son discours je ne sais quelle tranquille harmonie, je ne sais quelle douce lenteur, je ne sais quelle *longueur de grâces* qu'aucune expression ne peut rendre. » Et il ne signale pas non plus tels paysages polaires qu'on pourrait croire détachés de *Pêcheur d'Islande*, et qui nous rappellent fort à propos que *les Natchez* ont enchanté les dix-huit ans de Pierre Loti<sup>1</sup>. Pareillement enfin, dans l'*Essai sur les Révolutions*, dans le *Génie*, dans *les Martyrs*, dans l'*Itinéraire*, les pages que cite et commente le conférencier ne sont pas toujours, elles sont même assez rarement celles que l'on attendait, celles qui mettent le mieux en valeur l'originalité d'artiste, le génie d'écrivain de Chateaubriand. Je suis bien convaincu que M. Lemaitre ne l'a pas fait exprès, qu'il n'a pas, de propos délibéré, voulu rabaisser Chateaubriand, qu'il n'a pas un instant songé à le saisir et à le peindre en posture d'infériorité. Mais cette partialité involontaire n'est-elle pas d'autant plus significative, et ne nous est-elle pas une preuve que le biographe n'avait pas l'esprit entièrement libre quand il s'est mis à l'étude de son sujet ?

1. Voyez là-dessus nos *Maîtres de l'Heure*, 1<sup>re</sup> série, p. 55.

Cette partialité, consciente ou inconsciente, se traduit par mille autres signes. C'est Laubardemont qui disait que, pour pendre un homme, il ne fallait que dix lignes de son écriture. Il n'en faut pas tant à M. Jules Lemaitre! Il a un art de « solliciter » les textes les plus innocents, de les amener, de les extraire, de les enchâsser, de les commenter, que, si je le possédais, je me garderais bien d'appliquer, fût-ce même à de grandes œuvres littéraires. Car qui sait si l'*Iliade* et *Athalie* elles-mêmes résisteraient à une telle opération? Par exemple, à propos des opérations de l'armée des Princes devant Thionville, on nous cite cette phrase de Chateaubriand : « Je me souviens d'avoir dit à mon camarade Ferron que le roi périrait sur l'échafaud et que, vraisemblablement, notre expédition devant Thionville serait un des principaux chefs d'accusation contre Louis XVI. » Et M. Lemaitre de s'écrier : « Il avait donc, s'il faut l'en croire, le sentiment de tuer allégrement son roi en mangeant des saucisses à la foire, auprès du camp. » « Ces choses-là sont rudes! » comme dit Victor Hugo, et comme répète M. Lemaitre. Ailleurs, à propos du premier ouvrage de Chateaubriand : « Mais en 1826, en pleine Restauration, sans nécessité, il me semble, et même *au risque de troubler des âmes* en faisant connaître davantage un livre qu'il réprouvait, il donne lui-même une réédition de l'*Essai sur les Révolutions*. » Si cette réédition *annotée* de l'*Essai* a pu « troubler » une seule âme, je voudrais bien la connaître; et quant aux raisons, fort légitimes, sinon « nécessaires », qu'avait Chateaubriand de réimprimer son livre, il nous les a données assez clairement pour

qu'on n'ait pas l'air de les ignorer. Ailleurs enfin, — car j'abrège, et je ne suis pas sûr, parmi tant d'exemples que m'offre le livre de M. Lemaître, de choisir les plus forts, et les plus surprenants, — parlant de la naissance de René et du « bruit de la tempête qui berça son premier sommeil », il ajoute : « Bref, Chateaubriand naquit sans aucune simplicité ». Et le mot est drôle ; mais la tempête est authentique ; et M. Lemaître devait le savoir, non pas, je pense, pour avoir lu le *Grand Bey*, mais pour avoir feuilleté l'édition Biré. Pourquoi donc ne l'a-t-il pas dit ? Pourquoi a-t-il insinué le contraire ? Puisque la nature, pour une fois, était complice, est-ce que la vraie « simplicité », pour le critique, ne consistait pas à dire tout simplement la simple vérité ?

« Ernest Renan, a écrit M. Faguet, est le plus grand esprit qui ait paru en France depuis Chateaubriand. » C'est dire le cas qu'il fait de ce dernier. Tel n'est pas précisément l'avis de M. Jules Lemaître : « Senancour est bien autrement intelligent (au sens strict du mot) que Chateaubriand. Il a donné du mal de René des définitions autrement précises et profondes. Je regrette de trouver en lui un anticatholicisme si marqué (nullement intolérant d'ailleurs et qui ne voudrait enlever à personne l'aide ou la consolation d'une foi religieuse) : mais c'est un esprit vigoureux et vraiment libre. Il est plein de pensées.... *Senancour, je le dis nettement, me semble un roi de l'intelligence....* » J'ai cru rêver en entendant, puis en lisant et relisant cette phrase. Senancour, ce *raté*, d'ailleurs curieux et intéressant, proclamé « un roi de l'intelligence » ! Mais qu'est-ce que M. Jules Lemaître

dira donc d'un Pascal, d'un Goethe, d'un Renan? Notez que, de l'aveu même de M. Lemaître, Senancour ne comprend rien au catholicisme, ce qui prouve, — entre autres choses, — que son intelligence a des limites, et ce qui est sans doute fâcheux pour « un roi de l'intelligence ». Je crois, pour ma part, y ayant regardé de fort près et durant de longues années, que Chateaubriand est une intelligence autrement « royale » que Senancour, et je trouve au total fort peu de choses qu'il n'ait vraiment pas comprises. M. Jules Lemaître serait-il donc un idéologue? Croit-il donc que la capacité de former des idées abstraites, qui n'est qu'une des formes et non pas la plus haute, ni la plus profonde, de la faculté de comprendre, soit le tout de l'intelligence? Il y aurait beaucoup à philosopher là-dessus, en psychologue, et même en métaphysicien.... Mais je m'aperçois, un peu tard, que M. Lemaître a dû prévoir l'objection : s'il déclare Senancour plus intelligent que Chateaubriand, c'est « au sens strict du mot » intelligent qu'il l'entend. Précisons encore : disons au sens le plus étroit, — et n'en parlons plus.

\*  
\*  
\*

Allons maintenant au fond des choses, et tâchons, de ces dix conférences ou causeries, de dégager l'« impression » totale que la personne et l'œuvre de Chateaubriand ont faite sur l'auteur des *Contemporains*. Et d'abord, comment conçoit-il la « psychologie » de René? « Orgueil, désir, ennui, nous dit-il, c'est toute son âme. » Et cela est vrai. Mais

encore, comment le critique justifie-t-il et développe-t-il cette juste formule ?

A l'égard de Chateaubriand « romanesque et amoureux, » M. Jules Lemaître est peut-être plus indulgent qu'on ne l'est assez souvent. A Dieu ne plaise que je lui en fasse un trop vif reproche ! Je ne déteste pas le ton de vivacité amusée et de malice souriante avec lequel il parle de ces choses. Je conçois d'ailleurs qu'on puisse se montrer plus sévère ; et sans aller jusqu'à trouver « odieuse », — le mot a été prononcé, comme si, de son vrai nom, René s'appelait... Robert Greslou, ainsi que le « disciple » du roman de M. Bourget, — la conduite de Chateaubriand envers Charlotte Ives, je conviens que, sur cet article, l'auteur du *Génie du Christianisme* a pris d'étranges libertés, et décidément trop peu conformes à son rôle d'apologiste. C'est là un des côtés les plus désobligeants de sa nature et de son œuvre, car jusque dans la *Vie de Rancé*, jusque dans les *Études historiques*, je sais des traces bien fâcheuses de cette disposition regrettable. Si grands pourtant qu'ils aient été, n'exagérons pas les écarts de René, et ne le chargeons pas, lui tout seul, de tous les « crimes d'amour ». Que n'a-t-on pas dit de ces « femmes exquisés, dont il humait le charme, l'esprit, l'admiration, faisant passer ces fantômes d'amour à travers son ennui, sans se douter assez que c'était là des êtres de chair et de sang qui le berçaient dans leur angoisse<sup>1</sup> ! » Oui, peut-être, encore que, dans ces affaires de cœur, il soit bien difficile de connaître

1. Cette très jolie phrase est de M. Gustave Lanson, dans son *Histoire de la littérature française*.

l'exacte vérité, et de répartir équitablement les torts <sup>1</sup>. « Eh! mon ami, disait cet autre, comment faites-vous pour être si sûr de ces choses-là? » Je veux bien admettre que, à l'égard des femmes qui l'ont aimé, l'auteur d'*Atala* ait été l'égoïste féroce qu'on nous a si souvent dépeint. Je me demande cependant s'il l'a été beaucoup plus, hélas! que presque tous les « grands amoureux ». Et puis, n'y a-t-il pas une contre-partie qu'il faudrait une bonne fois mettre en lumière?... O vous, touchante Pauline de Beaumont, et vous, ardente Delphine de Custine, et vous, douloureuse Nathalie de Noailles, et vous toutes, ombres charmantes, légères et plaintives qui avez adoré René, je ne puis m'associer pleinement aux larmes très littéraires que tant de mes galants confrères ont versées sur votre sort. N'avez-vous pas demandé à l'Enchanteur surtout des sensations voluptueuses? Il vous en a donné : n'étiez-vous pas à peu près quittes? Pouviez-vous sincèrement croire qu'il vous aimerait éternellement? Vous n'avez pu lire Paul Bourget sans doute, et vous ne saviez pas que toute femme qui se donne à un homme dans des conditions nécessairement un peu dégradantes, lui confère, par cela même, le droit de la mépriser, et presque de la trahir; mais cette loi des amours coupables, ne pouviez-vous pas la pressentir? Il vous a trompées, et il faut l'en blâmer; mais vous, n'aviez-vous

1. Voyez par exemple, sur la liaison de Chateaubriand et de Mme de Custine, les livres intéressants et contradictoires d'A. Bardoux, *Mme de Custine*, d'après des documents inédits (Calmann-Lévy, 1888); — de M. E. Chedieu de Robethon, *Chateaubriand et Mme de Custine* (Plon, 1893); — de MM. Gaston Maugras et de Croze-Lemer cier, *Delphine de Sabran, marquise de Custine* (Plon, 1912).

donc trompé personne? Ignoriez-vous donc que vous l'enleviez d'abord à sa femme, et parfois même à une autre amante? Si vous avez souffert par lui, d'autres n'ont-elles pas souffert par vous? Vous-même, spirituelle et tendre duchesse de Duras, je persiste à croire, — n'en déplaise à M. Paul Souday, ce journaliste stendhalien qui n'avait certainement vu aucun de vos portraits, — que vous n'avez été que la « chère sœur » de René. Mais quoi! votre amitié amoureuse en était-elle beaucoup plus légitime? N'avez-vous rien pris à Mme de Chateaubriand, et, dans le fond de votre cœur de chrétienne, vous êtes-vous toujours sentie sans reproche? Et plus d'une fois enfin n'avez-vous pas dû vous dire que vos souffrances étaient une expiation?

« Chateaubriand, — dit très joliment M. Jules Lemaitre, — Chateaubriand ne saurait être rendu responsable de toutes les souffrances de ses amies. D'abord, elles étaient trop. Et puis, elles savaient d'avance ce qu'il était, ce qu'il ne pouvait pas ne pas être. » Il me semble qu'il y a là bien du bon sens.

« Ce qu'il ne pouvait pas ne pas être. » Insistons-nous à notre tour sur ce que M. Jules Lemaitre appelle drôlement « le Chateaubriand de guinguette » qu'il découvre, sans d'ailleurs en triompher trop bruyamment, derrière le Chateaubriand officiel? Je veux bien croire que ce Chateaubriand-là a existé, puisque M. Lemaitre et Sainte-Beuve l'affirment, et puisque, aussi bien, on peut, çà et là, l'entrevoir dans son œuvre. Mais peut-être Sainte-Beuve, qui en a surtout voulu à René de son don de séduction, — les deux volumes qu'il lui a consacrés sont, tout

au fond, la vengeance du peu séduisant et jaloux Joseph Delorme. — peut-être Sainte-Beuve n'a-t-il pas été sans exagérer ce trait désobligeant. Car ce que nous savons là-dessus de plus positif, nous le savons par Hortense Allart : or, comme chacun sait, quand une femme. — et surtout une femme de lettres! — se met à raconter certaines choses sur elle-même, elle ne peut s'empêcher de faire son métier de femme, je veux dire de broder un peu.

« L'homme de désir », en Chateaubriand, a trouvé son expression, sans doute immortelle, dans l'épisode et dans le personnage de René. M. Jules Lemaître, comme il convenait, a parlé longuement de l'un et de l'autre. Ainsi que les *Mémoires d'Outre-Tombe* semblaient, à vrai dire, l'y inviter, il a établi, entre Chateaubriand et sa sœur Lucile, d'une part, et les deux héros du célèbre poème, d'autre part, une identification qu'il s'est refusé à pousser jusqu'au bout, mais qu'il a tout de même poussée un peu bien loin. Car enfin, à ne prendre que les *Mémoires*, il n'y aurait rien eu que de parfaitement innocent dans l'affection qui unissait le frère et la sœur; et jusqu'à quel point sommes-nous autorisés à rapprocher *René* des *Mémoires*? J'avoue d'ailleurs qu'un doute est permis, et que, par la faute de Chateaubriand, on peut être très tenté de trancher la question dans le sens de M. Lemaître; j'y ai moi-même fort longtemps incliné. J'ai pourtant été bien surpris de voir l'ingénieux critique assimiler Lucile non seulement à Amélie, mais... à Velléda. Je conçois très bien que M. Le Braz trouve dans Charlotte Ives l'original de Cymodocée, et je crois même qu'il a raison, — M. Lemaître, qui ne mentionne pas ce

rapprochement, ne serait-il pas de notre avis? — Mais j'avoue humblement qu'entre Velléda et Lucile les rapports m'échappent. Qui est Velléda? Une simple fiction? ou l'image, plus ou moins idéalisée et transformée, de l'une des femmes que Chateaubriand a aimées? ou encore une sorte de symbole où il aurait comme fondu les traits de plusieurs de ses amoureuses? Cette dernière hypothèse me séduirait assez; mais je ne la donne que comme une hypothèse, et sur le fond des choses, jusqu'à plus ample information, *ignoramus, ignorabimus...*

Sur la question de savoir si l'Amélie de *René* n'est pas, à peine transposée, la Lucile de l'histoire, M. Jules Lemaître, qui est, comme toujours, la loyauté et la sincérité mêmes, apporte un document considérable, et qui, j'en ai peur, ruine à peu près complètement les rapprochements auxquels il s'est lui-même livré. C'est une lettre de Louis de Chateaubriand, le neveu du grand écrivain, à sa tante, Mme de Marigny : elle est datée du 10 octobre 1848; et l'on y lit ceci : « Ce qui, dans ce que je connaissais de l'ouvrage (les *Mémoires d'Outre-Tombe*) m'affligeait le plus était ce qui concernait ma tante Lucile. J'étais si fortement inquiet à cet égard que je lui en ai écrit il y a quelques années pour lui exprimer que le tableau que son imagination traçait compromettrait *une sœur très pure*. Il m'a demandé, lorsqu'il m'a revu le lendemain, si j'étais devenu fou, *m'assurant qu'il n'y avait rien dans ses écrits qui fût de nature à donner atteinte à la pureté de sa sœur et à la sienne....* » Voilà, ce me semble, un témoignage décisif, et qui nous donne heureusement tort à tous, ou presque tous. Si les soupçons ou les

craintes que le récit des *Mémoires* rapproché de celui de *René* nous faisaient concevoir avaient eu dans la réalité le moindre fondement, quelque grande qu'on fasse en Chateaubriand la part de l'inconscience, il ne me paraît pas possible qu'il ait eu, en face de son neveu, l'attitude énergiquement indignée que celui-ci nous rapporte. Qu'il ait prêté à son héroïne quelques traits du caractère de sa sœur, cela me semble non seulement probable, mais certain<sup>1</sup>; mais le « cas » d'Amélie reste une *fiction* poétique, une fiction d'ailleurs malsaine, mais une fiction. Chateaubriand reste moralement coupable de l'avoir écrite, et, peut-être, de l'avoir conçue; il l'est encore de nous avoir, sans du reste le vouloir, donné le change à cet égard; mais il l'est, au total, moins que nous le pensions. Quand je lisais jusqu'ici sous la plume de M. Lanson : « Chateaubriand s'y donne (dans *René*) le plaisir de noircir dramatiquement les émotions de sa jeunesse : *d'une amitié fraternelle, toute simple, innocente et commune*, encore qu'ardente et nerveuse, il fait un gros amour incestueux », je pensais, à part moi, que M. Lanson était bien optimiste : je suis aujourd'hui bien obligé de reconnaître que c'est M. Lanson qui avait raison.

Je voudrais bien donner raison aussi à M. Jules Lemaître dans l'analyse qu'il nous présente de l'en-

1. Il résulte d'un récent article de M. E. Herpin sur *Chateaubriand et sa cousine, mère des Séraphins* (*Annales romantiques*, mars-avril 1912) que la scène de la prise de voile d'Amélie dans *René* aurait été inspirée à Chateaubriand par la prise de voile de cette cousine. — Nous devons à M. E. Herpin un livre intéressant sur *Armand de Chateaubriand, correspondant des Princes entre la France et l'Angleterre (1768-1809)*, d'après des documents inédits, 1 vol. in-8, Perrin, 1910.

nui chateaubrianesque. Après avoir, en des pages qui sont une merveille de pénétration, de subtilité psychologique, et de virtuosité verbale, démêlé et défini les diverses formes de la tristesse qu'a connues Chateaubriand, il ajoute :

Mais la pire forme de la tristesse, qui est sans doute l'ennui, *je doute qu'il en ait fait sérieusement l'expérience. Il a beau dire partout qu'il « bâille sa vie », ce n'est qu'une phrase.* Il me paraît impossible qu'un homme d'un si fort tempérament, si « bon garçon » et d'une gaité si facile avec ses amis ; qui a tant écrit et qui a été tellement possédé de la manie d'écrire ; dont la vie est une si superbe « réussite » ; qui a tant joui, non seulement de sa gloire, mais de ses titres et de ses honneurs ; qui a joui avec tant de surabondance et si naïvement d'être ministre ou ambassadeur ; et qui d'ailleurs a exprimé son ennui par un choix de mots et avec un éclat dont il se savait si bon gré ; il me paraît impossible que cet homme-là se soit ennuyé beaucoup plus que le commun des hommes.

J'ose ne pas être de l'avis de M. Lemaître, et je voudrais avoir un peu de sa finesse d'esprit et de style pour justifier mon opinion. Je crois comme lui qu'il ne faut être la dupe de personne, et de Chateaubriand pas plus que d'un autre. Mais quoi ! n'est-ce pas simplifier un peu trop René que de le ramener au « commun des hommes » ? M. Jules Lemaître ne croit guère à l'angoisse métaphysique ; évidemment, Montaigne lui a légué un peu de son scepticisme goguenard à l'endroit des grands gestes et des grandes phrases, des états d'âme rares ou quintessenciés. Pour ma part, il m'est difficile de ne voir que « de la littérature » dans les innombrables pages où Chateaubriand nous a étalé son

ennui. Eh oui! il a désiré tout, l'amour et la gloire, les grandeurs de chair, comme les autres, et il a joui de tout. non seulement avec passion, mais avec frénésie. Mais le *surgit amari aliquid* lui est monté aux lèvres plus vite qu'aux autres hommes. Que dis-je! tous ces « divertissements » qu'il convoitait et qu'il épuisait ne lui étaient qu'un moyen, toujours inefficace, de tromper et de fuir, et d'user son inexorable ennui. On peut s'ennuyer assurément, à la manière grise, monotone, — et ennuyeuse, — de Senancour; on peut s'ennuyer aussi à la manière somptueuse, ardente, poétique de Chateaubriand. Qui sait même si celui qui a tout connu, tout éprouvé, tout épuisé dans les innombrables jouissances qu'ont inventées pour échapper à leur propre misère et pour se fuir eux-mêmes les malheureux enfants des hommes, n'a pas, lorsqu'il s'ennuie, un ennui plus profond, plus absolu, plus irrémédiable et plus vécu que celui qui, voué à une vie mesquine, resserrée, inglorieuse, ignore tout ce que les soi-disant heureux de ce monde poursuivent de l'inlassable ardeur de leur désir? Et pourquoi ne s'ennuierait-il pas, ce privilégié de l'existence, s'il est né, ce qui arrive, avec une âme à la fois ardente et désenchantée, inquiète et un peu haute? Il aura si vite fait de faire le tour de la vie et des hommes, de voir l'envers du décor, de mesurer à leur juste prix la friperie lamentable des oripeaux humains! Chacune de ses nouvelles expériences le confirmera dans sa conviction native du vide et du néant de tout, et cette conviction native à son tour empoisonnera chacune de ses expériences, mêlera comme un goût de cendre à chacun des divertissements

auxquels il se laissera séduire. Comment ne s'ennuierait-il pas de trouver l'existence si désespérément plate, monotone et vide? Comment ne bâillerait-il pas une vie dont il sait d'avance tous les secrets ressorts, et dont l'imprévu même ne l'a jamais trompé? Il faut une grande puissance d'illusion sur les autres et sur soi-même pour jouer son bout de rôle dans la comédie humaine; quand cette puissance d'illusion manque, on le joue toujours imparfaitement. C'est bien ce qui est arrivé à Chateaubriand. La meilleure preuve que son éternel ennui n'était pas une simple phrase, c'est qu'il n'a jamais su être un homme d'action complet.

Et qu'il y ait eu quelque chose de morbide dans cette disposition d'âme, comme d'ailleurs dans celle qui le livrait en proie à tous ses désirs, c'est ce que je crois très volontiers. Pareillement, — et M. Jules Lemaitre l'a fort bien vu, — il y a eu, — sans métaphore, — quelque chose de maladif dans l'orgueil dont il a, toute sa vie durant, donné des preuves si multipliées. C'est là, ce semble, le défaut que l'auteur des *Contemporains* a le plus de peine à pardonner à Chateaubriand, et sur lequel il exerce le plus volontiers sa verve ironique. En un certain sens, ce sentiment est tout à l'honneur du critique, mais je crains cependant qu'il ne l'ait plus d'une fois entraîné à de réelles injustices. A chaque instant, il nous parle de la « vanité monstrueuse », « unique », du grand écrivain; il y voit la marque d'une « véritable niaiserie ». A propos des pages des *Mémoires* où Chateaubriand constate le grand succès du *Génie du Christianisme* : « Il peut y avoir du vrai dans ces vantardises : mais je trouve *misérable* de

parler ainsi de soi-même. » — Oh ! que voilà, n'est-il pas vrai ? de bien grands, et presque de gros mots ! Admirons, vénérons, pratiquons la modestie ; mais, hommes de lettres nous-mêmes, soyons un peu plus indulgents à ce grand homme de lettres ! Et certes, nous aussi, nous voudrions qu'il eût laissé à d'autres le soin de constater le succès et les heureuses conséquences du *Génie* ; mais si pourtant ce qu'il en dit est la rigoureuse vérité historique ? Vous vous rappelez aussi les célèbres pages des *Mémoires* où Chateaubriand oppose ses années de misère à Londres aux honneurs qui, en 1822, pleuvent sur l'ambassadeur du Roi Très Chrétien. M. Jules Lemaître cite et commente ces pages, qui lui paraissent un « affligeant » témoignage de la plus sottise vanité : « Qu'il ait été pauvre, à Londres, dans sa jeunesse, et qu'il y retourne, dans son âge mûr, comme ambassadeur, Chateaubriand n'en revient pas.... Jamais bourgeois n'a été à ce point ébloui d'être ambassadeur ou ministre.... Une de ses plus grandes joies est d'être appelé *Votre Excellence*. » Mais est-ce que je me trompe à mon tour ? Je ne vois là, je l'avoue, rien de semblable ; j'y vois au contraire un sentiment très naturel exprimé avec la verve amusée, l'humour hautain, la virtuosité d'un grand artiste. Je sais des gens très modestes et qui, après des débuts difficiles, étant parvenus à une fort belle situation, s'amuse assez souvent à opposer leur passé à leur présent, et, nullement dupes des rites de leur position nouvelle, s'égayent volontiers des changements d'attitude qu'ils observent autour d'eux : il y a, certes, dans leurs propos, plus d'ironie que de vanité ; et s'ils avaient du talent de style, ils seraient fort

capables de récrire les pages des *Mémoires d'Outre-Tombe*. M. Jules Lemaître aura quelque peine, je le crains, à transformer René en bourgeois gentilhomme. « Pensez-vous, s'écriait-il lui-même, que je sois assez bête pour me croire changé de nature parce que j'ai changé d'habit? » Pour mon compte, je ne crois pas du tout qu'il ait été « ébloui » de ses décorations et de ses titres : peut-être même ne les a-t-il pas pris toujours suffisamment au sérieux; son nihilisme, avant de s'appliquer aux autres, s'appliquait tout d'abord à lui-même. En tout cas, — les témoignages de ses subordonnés sont formels à cet égard : voyez en particulier ceux de M. de Marcellus et du chevalier de Cussy, — les péchés mignons du parvenu « ébloui », l'infatuation, la morgue, lui ont été, cela paraît certain, véritablement étrangers. « N'est-ce, pas monsieur, écrivait-il à son ancien secrétaire d'ambassade, le chevalier de Cussy, que vous aviez un peu peur de moi, lorsque j'arrivai à Berlin? Et moi aussi, j'étais tout effrayé de vous. Je désire que la peur vous ait passé, comme à moi, et que vous n'ayez conservé, pour moi, que le sincère attachement que j'ai pour vous. Si vous m'avez trouvé bon garçon, je suis heureux. J'ose croire que, si nous avions passé de plus longs jours ensemble, vous n'auriez plus su, au bout de quelque temps, quel était le ministre, de vous ou de moi. » Fasse le ciel que les ambassadeurs et les ministres de la troisième République écrivent souvent sur ce ton et de ce style!

Et, bien entendu, je ne vais pas m'aviser de prétendre que Chateaubriand ait été modeste. Mais quand M. Lemaître le proclame « l'écrivain le plus

vaniteux de la littérature française, et probablement de toutes les littératures », il m'est difficile de l'en croire. René, que je sache, n'a jamais écrit la Préface de la *Légende des siècles* que cite M. Jules Lemaître lui-même : « L'auteur... a esquissé dans la solitude une sorte de poème d'une certaine étendue où se réverbère le problème unique, l'Être, sous sa triple face : l'Humanité, le Mal, l'Infini; le progressif, le relatif, l'absolu... ». Et je ne sache pas non plus que Chateaubriand se soit, comme Victor Hugo, fabriqué une généalogie. Le voilà, le véritable bourgeois gentilhomme : c'est Victor Hugo, et non pas Chateaubriand. « Hugo, dit M. Lemaître, paraît plutôt orgueilleux que vaniteux. » Tel ne doit pas être, j'imagine, l'avis de M. Lanson qui a, sur « l'immense vanité » de Hugo, une demi-page assez dure, et, selon moi, trop juste; mais la formule s'appliquerait assez bien à Chateaubriand. Celui-ci, ce me semble, était trop orgueilleux pour être vaniteux, ou, si l'on préfère, son orgueil a dévoré ses vanités <sup>1</sup>. Il me paraît qu'il a eu fort modérément en partage les petites vanités trop communes aux gens de lettres : il n'a point, comme Victor Hugo, poursuivi d'une rancune inexpiable ceux qui discutaient son talent ou ses idées; il était très docile à la critique, et non

1. A propos des négociations relatives à son tombeau dans l'ilot du Grand-Bé. M. Jules Lemaître incrimine encore la vanité de Chateaubriand : « Ah! le pauvre être toujours préoccupé d'étonner, même quand il ne le saura plus! Il est si facile pourtant d'être détaché de soi après la mort! Lui, non, *Il a même le squelette vaniteux.* » — Suis-je ici trop indulgent? Je vois là, bien plutôt qu'un dernier geste de puérile vanité, une très naturelle idée de poète, et qui ne me choque nullement. Ce qui me choque, c'est le corbillard des pauvres où a voulu être enterré le poète cinq fois millionnaire.

pas seulement, — ses éditions successives en témoignent, — à celle de ses amis. « Je n'ai pas la moindre confiance en moi, écrivait-il; peut-être même ai-je trop de facilité à recevoir les avis qu'on veut bien me donner; il dépend presque du premier venu de me faire changer ou supprimer tout un passage : je crois toujours que l'on juge et que l'on voit mieux que moi. » Il ne me semble pas ici qu'il se vante.

Et puis, son immense orgueil n'était-il pas la rançon, et, qui sait? peut-être la condition d'une vertu assez rare, et sur laquelle, décidément, M. Lemaître n'insiste pas assez : je veux parler de ce haut sentiment, de ce culte de l'honneur qui lui a inspiré plus d'un acte de renoncement et de courage? L'avouerai-je? Je suis, pour ma part, disposé à beaucoup pardonner à celui qui, au milieu de la servilité générale, a tenu tête, très bravement, et non sans danger, à Napoléon.

Fort sévère, comme l'on peut voir, et peu sympathique à l'homme, M. Jules Lemaître a-t-il eu pour l'œuvre plus d'indulgence? Si l'on met à part *Atala*, « qui peut se relire encore avec délices », *René*, peut-être, *le Dernier Abencérage*, — bref, les trois courtes « nouvelles », et les admirables *Mémoires d'Outre-Tombe*, — il ne nous dissimule pas que tous les autres ouvrages de Chateaubriand l'ont profondément ennuyé. Ennuyeux donc, *l'Essai sur les Révolutions*; ennuyeux, *les Natchez*; ennuyeux, *le Génie du Christianisme*; ennuyeux, *les Martyrs*; ennuyeux, *l'Itinéraire*. A cela il n'y a rien à répondre : il est évident que l'auteur des *Contemporains* a cherché dans ces divers écrits l'espèce d'intérêt et de plaisir

qu'il demande aux œuvres d'imagination d'aujourd'hui, et qu'ils ne le lui ont pas procuré. Seulement, que répondrons-nous aussi à ceux qui viendront nous déclarer ennuyeuses l'*Illiade* ou l'*Énéide*, les *Provinciales* ou *Athalie*? Est-ce que, à force de se cantonner dans la modernité, la critique impressionniste deviendrait incapable de jouir *historiquement* des œuvres du passé? Que M. Jules Lemaître y prenne garde! S'il faisait beaucoup de disciples, il ne se trouverait bientôt plus personne pour rêver « en marge des vieux livres ».

Mais Allah est Allah, et M. Jules Lemaître est M. Jules Lemaître. S'il a lu distraitemment peut-être, et en bâillant copieusement, l'œuvre de Chateaubriand, une partie tout au moins de cette œuvre, il l'a lue pourtant, — il a même lu *Moïse*, ce qui n'était sans doute pas indispensable, — et, chemin faisant, il n'a pu s'empêcher d'y faire quelques découvertes intéressantes. Je discuterais volontiers quelques-unes de ses impressions et de ses hypothèses; j'insisterai plus longuement sur celles qu'il y a, selon moi, désormais lieu de retenir.

Par exemple, on sait que la première partie des *Natchez* est écrite sur le mode épique, et la seconde, « sur le ton de la simple narration ». « Pourquoi cette différence? se demande M. Lemaître. — Chateaubriand ne nous le dit pas. Je crois que, tout simplement, travaillant sur l'énorme manuscrit primitif des *Natchez*, il n'a eu le temps et le courage d'élever au ton de l'épopée que la première moitié de son roman peau-rouge. » Le contraire, je l'avoue, me paraîtrait beaucoup plus vraisemblable. Si en 1827, — car c'est bien là, me semble-t-il, ce que

M. Jules Lemaître veut dire, — Chateaubriand avait récrit et « stylisé » la première partie de son poème, on ne s'expliquerait guère qu'il y eût laissé subsister « le tube enflammé », le « glaive de Bayonne », et autres métaphores, périphrases et « truculences » de jeunesse. Je crois qu'en 1791, il avait, bel et bien, commencé à écrire *les Natchez* dans le style pseudo-épique du temps, et qu'au cours de la rédaction primitive, s'étant lassé de cet exercice, il était, de lui-même, revenu à un ton plus simple; et j'inclinerais à penser que le texte actuel, en dépit de certaines corrections et de certaines retouches, nous rend assez fidèlement les deux états successifs de la première version.

Il m'est difficile aussi de partager sur *René* l'opinion de l'exquis écrivain. « *René*, nous dit-il, est un petit livre bizarre de quarante pages, où il n'y a peut-être pas plus de cinquante lignes qui aient été neuves à leur moment. » Et pour le prouver, il cite une des premières pages : « Tantôt nous marchions en silence.... » — « Pas une expression trouvée, — ajoute-t-il, — (sauf « collines pluvieuses »), pas un trait qui enfonce. Cela pourrait être de n'importe qui. Tout le monde écrivait comme cela avant la Révolution. » M. Jules Lemaître n'est-il pas un peu bien sévère? D'abord, ces lignes « sont harmonieuses », il en convient lui-même. Et puis, je ne crois vraiment pas que tout le monde, au XVIII<sup>e</sup> siècle, eût trouvé non seulement « collines pluvieuses », mais encore cette jolie phrase de poète : « Le matin de la vie est comme le matin du jour, plein de pureté, d'images et d'harmonie. » « Je ne serais pas éloigné de croire, écrit M. Lemaître, que *René* a d'abord été crayonné

par Chateaubriand dans les bois de Combourg, avant son départ pour le régiment. » Et il affirme que « *René* a été conçu et une première fois écrit avant *les Natchez*, ou plutôt était d'abord une introduction à ce roman ». Il est possible; mais la preuve sur laquelle on établit cette hypothèse est-elle bien péremptoire? « Dès les premières pages des *Natchez*, nous dit-on, l'auteur appelle René « le frère d'Amélie », ce qui serait absolument inintelligible au lecteur, si l'histoire de René ne précédait pas celle des Peaux-Rouges. » Oui, si *les Natchez*, — ce que M. Lemaître nie avec raison ailleurs, — ont été publiés tels qu'ils ont été écrits; mais *René* ayant vu le jour en librairie avant *les Natchez*, et *les Natchez* ayant été sûrement retouchés, qu'est-ce qui empêchait Chateaubriand, en le retouchant, de faire, dès le début de son grand poème, une allusion à la célèbre « nouvelle » de 1802? Bien plutôt qu'une « introduction », *René* me paraît, ainsi qu'*Atala*, avoir bien été un « épisode » primitif des *Natchez*, et le témoignage de Chateaubriand ne me semble pas ici devoir être sérieusement infirmé.

Seulement, ce qui est non pas probable, mais certain, c'est que le *René* primitif devait être assez différent du *René* que nous connaissons. Chateaubriand a dû modifier plus ou moins profondément son œuvre et la *christianiser*, si l'on peut ainsi dire, pour la faire entrer dans le *Génie du Christianisme*, dont elle a fait tout d'abord partie. Y a-t-il toujours parfaitement réussi? Ne pourrait-on pas, sous la version actuelle, retrouver des traces de la conception première? « Si l'aventure d'Amélie, dit excellemment M. Jules Lemaître, faisait penser à quelque chose,

ce ne serait certes pas aux histoires d'Amnon et de Thamar ou d'Europe et de Thyeste, on y verrait plutôt une recherche d'effets tragiques à la manière de Diderot, un ressouvenir de toutes les histoires de religieuses passionnées et brûlantes où se sont plu les gens du XVIII<sup>e</sup> siècle. » Oui, tel pourrait bien être le fond primitif de *René* : une histoire fort peu « édifiante » dans le goût de Diderot.

Pareillement pour *Atala*. M. Jules Lemaitre a très finement démêlé la diversité des éléments et des intentions successives que Chateaubriand a fondus dans son petit roman. Il y a si longtemps, pour ma part, que je suis convaincu qu'*Atala* était originellement un roman « anticlérical », que j'ai été tout heureux de trouver cette idée fort nettement indiquée par le subtil et pénétrant critique. « L'histoire d'*Atala*, comme tant d'histoires du XVIII<sup>e</sup> siècle, pouvait simplement être un exemple des dangers du fanatisme ignorant.... Sans le Père Aubry, *Atala* pourrait être, par l'esprit, un conte de Marmontel ou de Saint-Lambert. Et il est vrai qu'il y a le Père Aubry; mais, même avec le Père Aubry, on voit qu'après tout, si la religion console par des phrases harmonieuses *Atala* et Chactas, c'est elle qui a causé leurs malheurs et tué *Atala*. » On ne saurait, à mon avis, mieux dire : Chateaubriand a essayé de christianiser, après sa conversion, un roman d'intention voltairienne; et je crois, comme M. Lemaitre, que l'intervention du Père Aubry marque le point de suture des deux versions.

Pour rendre sa démonstration plus plausible encore, M. Jules Lemaitre a rapproché l'histoire d'*Atala* et de Chactas de celle d'Alonzo et de Cora,

dans *les Incas* de Marmontel : les deux fables présentent entre elles de telles analogies qu'il n'est pas douteux que la première en date est la « source » ou au moins l'une des « sources » de l'autre. Le récit de Marmontel, c'est presque, — et moins le style, — une *Atala* « philosophique », et il est fort possible que l'*Atala* primitive ait ressemblé d'assez près à celle-là.

Le christianisme d'*Atala*, — dit encore M. Jules Lemaitre, — n'est qu'une sorte de fétichisme. Si les deux amants ne rencontraient pas le vieux missionnaire, si *Atala* cédait pendant l'orage, et si elle mourait ensuite dans la forêt (désespérée et ravie d'avoir manqué à son vœu), l'histoire d'*Atala* pourrait finir comme celle de *Manon Lescaut*.

Il serait plaisant, et il ne serait pas impossible que telle eût été l'histoire d'*Atala*, quand elle se présenta pour la première fois à l'esprit de Chateaubriand jeune, incrédule, nourri de Marmontel et de Raynal, de Prévost et de Diderot.

On le voit, l'historien littéraire le plus exact, le plus « objectif » trouvera plus d'une chose à prendre et à retenir dans le recueil des « impressions » de M. Jules Lemaitre sur Chateaubriand, et il regrettera sans doute que le délicat écrivain n'ait pas appliqué avec plus de constance les merveilleuses qualités de son esprit et de son talent à ce magnifique sujet.

Au reste, si dur et, je crois, injuste, que le poète des *Médillons* ail été pour le poète des *Martyrs*, il lui arrive parfois de se relâcher de sa sévérité, et peut-être tout n'est-il pas entièrement ironie et précaution oratoire dans les tendres protestations de sympathie qu'il prodigue de loin en loin à René :

Mais il est aimable. S'il était ici nous l'adorerions. Je l'aime surtout vieillissant, comme j'ai aimé Racine et Fénelon, *comme j'ai fini par aimer le pauvre Jean-Jacques*, — parce que, à force de vivre avec les gens, on les comprend mieux, ou bien on s'habitue à leurs défauts, et aussi parce que, si dévorante et si illusionnée qu'ait été l'âme d'un homme, elle devient forcément, dans la vieillesse, un peu plus sincère et un peu plus détachée....

Et ailleurs :

Joubert avait pour Chateaubriand une admiration amusée et une indulgence presque paternelle malgré le peu de différence des âges (treize ans). Il connaissait Chateaubriand beaucoup mieux que celui-ci ne se connaissait lui-même; et, tout en le jugeant et sans être jamais sa dupe, il l'aimait avec une vraie tendresse.

Peut-être a-t-il surtout manqué à M. Jules Lemaître de vivre assez longtemps avec Chateaubriand. S'il avait consenti à le faire, je crois bien qu'il aurait « fini » par l'aimer tout à fait, par éprouver à son égard les sentiments mêmes de ce délicieux Joubert. Il n'aurait pas chagriné quelques-uns de ses plus désintéressés admirateurs. Et je ne serais pas obligé, en terminant, de copier l'auteur des *Contemporains*, et de me dire : « Quel pauvre être de volupté suis-je donc, moi, pour aimer à la fois, — et peut-être également, — Chateaubriand et M. Jules Lemaître ! »

15 juillet 1912.

## SUR SAINTE-BEUVE<sup>1</sup>

---

### I

Peindre, c'est faire voir, et c'est un emploi tout spécial que de faire voir les personnages passés. Si quelqu'un s'y efforçait, il faudrait qu'il eût été préparé à ce travail d'artiste par des études d'artiste : qu'il eût été, dans sa jeunesse, romancier comme Walter Scott, et même poète ; qu'à ce titre il aperçût naturellement et de prime-saut les plus légères nuances et les plus fragiles attaches des sentiments ; que, peu à peu, le progrès de l'âge et les repliements de la réflexion aient ajouté en lui le psychologue à l'artiste : que la finesse française, la délicatesse parisienne, l'érudition du XIX<sup>e</sup> siècle, l'épicurisme de la curiosité, la science de l'homme et des hommes, lui aient communiqué un tact exquis et unique. Ainsi doué et ainsi muni, il entreprendrait pour les lettrés et pour les délicats une galerie de portraits historiques. Il glisserait autour de son personnage, notant d'un mot chaque attitude, chaque geste et chaque air ; il reviendrait sur ses pas, nuancant ses premières couleurs par de nouvelles teintes plus légères ; il irait ainsi de retou-

1. Cette étude a été écrite pour servir de préface à une *Table alphabétique et analytique des Premiers Lundis, Portraits Contemporains et Nouveaux Lundis* (Calmann Lévy, 1903). — J'ai reparlé de Sainte-Beuve, à l'occasion du centenaire de sa naissance, dans mes *Livres et Questions d'aujourd'hui* (Hachette, 1906).

ches en retouches, ne se lassant pas de poursuivre le contour complexe et changeant, la frêle et fuyante lumière qui est le signe, et comme la fleur de la vie. Pour l'atteindre, ce ne serait pas assez d'un portrait; il sentirait que la peinture doit varier avec le personnage; il le décrirait adolescent, jeune homme, homme fait, vieillard, à la cour, à la guerre, sous tous ses habits, sous tous ses visages; il égalerait la mobilité du temps et de l'âme par le renouvellement de ses impressions et de ses esquisses. Il n'aurait pas assez, pour une telle œuvre, du style simple des logiciens et des classiques. Il aurait besoin de phrases plus enroulées, capables de se tempérer et de s'atténuer les unes les autres, de mots plus spéciaux, trainant avec eux un long cortège d'alliances et de souvenirs. Il faudrait moins les lire que les goûter : ce serait un de ces parfums composés et précieux où l'on respire à la fois vingt essences choisies et adoucies par leur mutuel accord. En décrivant le genre, j'ai décrit l'homme. Le lecteur a nommé M. Sainte-Beuve; mais le genre n'appartient qu'à l'homme, et on ne peut imposer à personne la maladresse ou l'impertinence de l'imiter.

On n'a jamais mieux rendu, ce me semble, que dans cette page admirable, et d'ailleurs trop peu connue de Taine, — avant ces dernières années, elle ne figurait en effet que dans la Préface de la première édition des *Essais de critique et d'histoire*, — l'art incomparable de Sainte-Beuve; et il y aurait, certes, maladresse ou impertinence à vouloir la refaire ou la récrire — beaucoup plus mal. Oui, c'est bien là Sainte-Beuve écrivain et artiste; c'est bien là ce qu'il appelle lui-même « son procédé de *peintre*, procédé, — c'est toujours lui qui parle, — qui ne consiste pas à réduire les traits particuliers de chaque personnage à quelques grandes lignes générales et à les résumer une fois pour

toutes dans un ensemble frappant, mais qui est plus successif, plein de retouches et de revisions, même minutieuses, plein de scrupules et de *repentirs*, cheminant petit à petit, avançant au fur et à mesure...<sup>1</sup> ». Ce procédé d'ailleurs, comme tous les procédés du monde, n'a-t-il pas ses inconvénients, que Sainte-Beuve lui-même n'a pas toujours évités? Ne révèle-t-il pas quelquefois une certaine indécision de la part du peintre? Est-ce que parfois tous ces traits accumulés, ces touches multipliées, ces coups de pinceau successifs, bien loin de se compléter et de se renforcer, ne s'effacent pas les uns les autres, et le portrait, au total, au lieu d'être frappant de vérité et de vie, n'est-il pas un peu brouillé? D'autres fois encore, à force de vouloir tout savoir et tout dire sur un personnage donné, de vouloir à tout prix atteindre le « tuf » et mettre le doigt sur la « gergure indéfinissable », le biographe n'est-il pas tombé dans des subtilités, des minuties, des puérités que l'art et le goût auraient dû également s'interdire? Enfin, et par une conséquence naturelle de tout ceci, le style d'ordinaire si vivant, si fécond en heureuses trouvailles, si alerte et si pittoresque, ne devient-il pas parfois assez lourd, moins dépouillé et moins direct, précieux même, entortillé et obscur? Ce sont là défauts inévitables, et qui sont l'envers et la rançon d'étonnantes qualités de peintre. On ne les signale ici que pour être complet. L'essentiel en art est d'être quelqu'un, d'avoir une manière et de donner l'illusion de la vie. Tous ces mérites, Sainte-Beuve les pos-

1. *Port-Royal*, t. I, p. 548-549.

sède, et à un haut degré. Et c'est pourquoi son œuvre critique compte dans l'histoire de l'art littéraire français, au même titre que les romans de Balzac ou les *Mémoires* de Saint-Simon.

## II

Elle compte aussi et peut-être plus encore, dans l'histoire des idées. Cet homme qui a écrit, je crois, presque autant que Voltaire, et qui a vécu près de vingt ans de moins, à eu certainement plus d'idées que son illustre devancier. « Quand on a lu vraiment tout Voltaire, a dit excellemment M. Faguet, on sait qu'il y a relativement peu d'idées et peu de questions dans cette encyclopédie. Il y en a plus dans Diderot et beaucoup plus dans Sainte-Beuve. » Il y a d'abord chez ce dernier toutes celles des autres. Lorsqu'on vient de lire les cinquante-deux volumes dont se compose actuellement <sup>1</sup> l'œuvre proprement critique de Sainte-Beuve, on est émerveillé de la prodigieuse variété des sujets traités, des problèmes soulevés, des personnages étudiés. Presque toute la littérature ancienne et moderne, les principales périodes ou les principaux types de l'histoire religieuse ou morale, ou même politique, écrivains,

1. Je dis : actuellement, parce que, sans parler des fameux *Cahiers* de Sainte-Beuve, dont quelques pages à peine ont été jusqu'à présent publiées, on n'a pas recueilli en volume absolument tout ce que le fécond critique a inséré dans les revues ou journaux auxquels il collaborait. C'est ainsi que dans l'excellente *Bibliographie des écrits de Sainte-Beuve, des débuts au 31 décembre 1830* que M. G. Michaut a publié dans la *Revue d'histoire littéraire de la France* de mars 1902, je relève dix-neuf articles, parus d'abord dans le *Globe*, et qui n'ont pas été réunis dans les *Premiers lundis*.

artistes, magistrats, grands seigneurs ou grandes dames, généraux, ministres, princes ou chefs d'État, tout ou presque tout ce qui a pensé, écrit ou agi, ou même simplement vécu « depuis qu'il y a des hommes et qui pensent », tout cela s'est donné rendez-vous dans ces livres, plus ou moins longuement caractérisé et défini au hasard de la rencontre et de la production journalière. Et toutes ces pensées obscures ou claires, profondes ou superficielles, nobles ou vulgaires se trouvent là pénétrées, simplifiées et résumées par l'esprit le plus sagace, le plus lucide et presque toujours le plus juste et impartial qui fut jamais. Sainte-Beuve aimait à comprendre et à faire comprendre : si ce ne fut pas là sa faculté maîtresse, ce fut au moins l'une de ses passions maîtresses. Il a passé quarante-cinq ans de sa vie, j'entends de sa vie intellectuelle, à exercer son intelligence ; quarante-cinq ans durant, il s'est efforcé de comprendre les idées les plus diverses, les doctrines les plus opposées, les systèmes les plus contradictoires : il a consigné dans son œuvre les résultats de ce long effort. M. Faguet l'a dit avec justesse et avec force : « Il a laissé un relevé des différentes façons de penser de l'humanité. »

Est-il bien vrai pourtant que son unique passion ait toujours été de tout comprendre ? Parmi toutes ces doctrines dont il a fait le tour, parmi toutes ces idées qu'il transperçait de son aigu et clair regard, n'a-t-il jamais choisi pour son compte personnel ? Lui étaient-elles toutes également indifférentes ? Était-il bien réellement convaincu qu'elles sont également vaines et illusoire ? Étaient-elles vraiment pour lui matière à simple curiosité, non à

croissance, et se contentait-il de presser délicatement l'orange pour la rejeter ensuite avec dédain? En un mot, le fond de Sainte-Beuve est-il bien, comme on l'a dit, « un scepticisme essentiel »? C'est l'opinion de M. Faguet<sup>1</sup>. Oserai-je dire que je suis d'un avis presque contraire? Non pas, on l'entend bien, que je veuille faire de l'auteur des *Lundis* un croyant de l'espèce de Vinet par exemple; et je suis tout prêt à reconnaître que, dans la dernière partie de sa vie surtout, il a pu paraître à plus d'un réaliser l'idéal, — humainement d'ailleurs irréalisable, — du scepticisme parfait. Néanmoins, je ne puis m'empêcher d'être très frappé de déclarations comme celle-ci que je trouve à la fin d'un article sur Ballanche<sup>2</sup>, article qui lui avait permis de mesurer tout le « libéralisme » d'Armand Carrel et des rédacteurs habituels du *National* : « Si, écrivait Sainte-Beuve, parmi mes lecteurs des dernières années, il en est qui se sont plu à relever chez moi des sentiments de méfiance et de scepticisme habituel, ils ne sauront jamais *ce qu'il m'en a coûté* et ce que j'ai eu secrètement à souffrir pour avoir porté dès l'abord toute ma sincérité et *ma tendresse d'âme* dans mes relations politiques et littéraires ». Cette note, que le critique joignait à son article en le réimprimant pour la dernière fois, date de 1868, d'un an par conséquent avant sa mort. Je ne sais si je m'abuse : mais il me semble qu'il y a là un accent d'amertume et d'involontaire émotion qui nous en dit long sur le « moi profond » de Sainte-Beuve, et qu'un pur septique aurait eu quelque peine à prendre.

1. *Politiques et Moralistes du XIX<sup>e</sup> siècle*, 3<sup>e</sup> série, p. 191.

2. *Portraits contemporains*, dernière édition, t. II, p. 49.

D'autre part, même dans cette dernière période de sa carrière, celle qui commence à peu près à son retour de Liège, et où il semble avoir tenu ouvertement et constamment école de scepticisme, il me semble qu'à y regarder de près, Sainte-Beuve n'a eu bien souvent du scepticisme que l'apparence. On a dit très joliment qu'il avait eu « un excès de sévérité pour les vaincus du combat politique qui ne sont pas satisfaits de leur défaite, une insistance à les convertir, où le journaliste officiel, payé, protégé, se découvre trop, et qui fait que des *Lundis*, à les lire tout d'une suite, émane un déplaisant parfum de servilité <sup>1</sup> ». Rien de plus exact : mais ne faut-il pas s'empresse d'ajouter que cette servilité a été de sa part tout à fait inconsciente, que ce manque de goût a été entièrement involontaire ; bref, que Sainte-Beuve a été la première dupe des sentiments qu'il exprimait alors ? Très sincèrement, et j'oserai dire très naïvement, — car il y a eu en lui plus de naïveté qu'on ne le pense communément, — il a cru à l'excellence politique et sociale du nouveau régime, et il s'est tout simplement trouvé étonné que tout le monde ne partageât pas sa propre ferveur d'enthousiasme pour ce pouvoir réparateur <sup>2</sup>. Un peu plus tard, sous l'influence croissante de Renan, de Scherer et de Taine, il a cru non moins naïvement à la vertu libératrice et moralisatrice de l'incroyance religieuse, et l'on sait son rôle et ses discours au Sénat. Dans tout cela,

1. Gustave Lanson, *Histoire de la Littérature française*, p. 1024.

2. « En vieillissant, écrivait-il dès 1841, on revient au pouvoir absolu pur et simple. » (Lettre du 25 septembre 1841 à Renduel, citée par Julien, *Revue des Deux Mondes* (janvier 1896.)

j'ai beau faire, si je vois bien une extrême mobilité d'impressions et une grande facilité de métamorphoses. je ne trouve pas cette souriante et tranquille indifférence qui me paraît être « l'essence » du scepticisme.

La vérité, si je ne me trompe, est celle-ci. Très mobile, certes, et très passionné, très prompt à s'éprendre, comme à se détacher, à la fois ardent et inquiet, le premier mouvement de Sainte-Beuve était toujours de s'enthousiasmer, et qu'il me soit permis de dire de *s'emballer*, pour une idée ou pour une doctrine qu'il découvrait pour la première fois. Il se donnait alors à elle entièrement, sans arrière-pensée, sans réserve, sans espoir et sans désir de retour ou de reprise, et cela non pas pour la comprendre simplement, mais pour s'y appuyer et pour en vivre. On se rappelle la belle parole de Taine : « Il n'y a au monde qu'une œuvre digne d'un homme, l'enfantement d'une vérité à laquelle on se livre et à laquelle on croit. » Cette noble devise, dans ses premiers moments de ferveur, Sainte-Beuve n'était pas bien loin de la faire sienne, et même plus d'une fois, je soupçonne que, dans son for intérieur, il a dû y adhérer pleinement. Pour ne toucher ici qu'à un point capital, à vrai dire, de la biographie psychologique du poète des *Consolations*, il ne me paraît pas qu'on ait encore étudié d'assez près, analysé assez à fond son très curieux état d'âme au moment où Lamennais consumma sa rupture avec l'Église<sup>1</sup>. Peu en furent plus douloureusement surpris et intimement attristés

1. Voir cependant la remarquable étude de M. Christian Maréchal, *la Clef de « Volupté »*, Savaète, 1903, in-8.

que Sainte-Beuve, et il faudrait sans doute de longues pages pour peindre sa brusque déception, et l'abattement profond, et l'isolement moral où il se sentit tout à coup plongé par cette soudaine défection. « Rien n'est pire, sachez-le, osait-il écrire dans un article sur les *Affaires de Rome*, que de provoquer à la *foi* les âmes et de les laisser là à l'improviste en délogeant. Rien ne les jette autant dans ce scepticisme qui vous est encore en horreur, quoique vous n'ayez plus que du vague à y opposer. *Combien j'ai su d'âmes espérantes* que vous *teniez* et portiez avec vous dans votre besace de pèlerin, et qui, le sac jeté à terre, *sont demeurées gisantes le long des fossés!* L'opinion et le bruit flatteur, et de nouvelles âmes plus fraîches comme il s'en prend toujours au génie, font beaucoup oublier sans doute et consolent; mais je vous dénonce cet oubli. *dût mon cri paraître une plainte!* » Évidemment, ce n'est ni au nom de Lacordaire, ni au nom de Gerbet qu'il parle ici : si la plainte est discrète, elle n'en est ni moins éloquente ni moins touchante, et c'est jusque dans le *Port-Royal*, — sept ans plus tard, — qu'on en pourrait suivre l'émouvant écho, aussi vibrant qu'au premier jour. Nature essentiellement *seconde*, ayant « besoin de suivre et de s'attacher », « Élisée en peine qui cherche son Élie », — ce sont ses propres expressions, — Sainte-Beuve avait cru dans la personne de Lamennais trouver cet Élie qu'il cherchait, et « sous lui, diriger les moindres ». Il s'était trompé. Ce ne fut pas la seule illusion de ce prétendu sceptique : ce fut la plus profonde et la plus durable. Mais dans aucune autre aventure morale, le fond de « son

âme frôleuse de confesseur laïque » ne s'est peut-être montré plus à découvert.

Et assurément, l'enchantement ne durait pas toujours. Plus ou moins tard, le charme, quel qu'il fût, finissait par se dissiper. Très mobile, très impressionnable, ombrageux et susceptible, il suffisait de peu de chose à Sainte-Beuve dans ses relations sociales pour éprouver de ces froissements intimes qui, chez lui, étaient toujours le signe avant-coureur d'un détachement et d'une rupture : un accueil moins aimable, la constatation d'une de ces faiblesses inhérentes à la pauvre nature humaine et dont les meilleurs d'entre nous ne sont pas exempts, moins que cela, un silence involontaire, un mot mal compris ; et tout aussitôt il entraînait en soupçon et en défiance ; il se surveillait, il se reprenait ; tout effort pour le retenir n'aboutissait qu'à l'aigrir et à le détacher davantage. N'étant pas assez philosophe pour prendre aisément son parti de ces misères inévitables, plus capable de tendresse que de bonté, de passion que d'indulgence, et de rancune que de charité, il ne savait pas distinguer et séparer les personnes des idées qu'elles représentaient, et il faisait payer aux unes les déceptions que lui avaient causées les autres. La rupture consommée, les parties les moins nobles de sa nature entraînaient alors en jeu : la jalousie, l'amour-propre, la vanité blessée, l'envie parfois, tout cela servi par son impitoyable faculté d'analyse, se donnait alors libre carrière. Il croyait avoir été dupe ; ou plutôt il craignait de l'avoir été, et il voulait se persuader à lui-même et aux autres qu'il ne l'avait pas été. Et c'est alors qu'il affectait à l'égard des doctrines ou des hommes dont

il avait un instant subi la séduction une indifférence, un scepticisme dont il avait été très loin de s'aviser tout d'abord. Il arrivait à croire qu'il s'était prêté, qu'il ne s'était pas donné, qu'il avait tenté une simple expérience intellectuelle, qu'il n'avait point engagé son âme; qu'il avait voulu comprendre et non pas vivre. Mille impressions fugitives auxquelles il s'était dérobé jadis lui revenaient alors en mémoire; il les accueillait, il les précisait, il les enchaînait; il pratiquait sur l'objet de son ancien culte un subtil travail de dissection rétrospective qu'il s'imaginait avoir exécuté de toute éternité : il était si ingénieux et si persuasif, qu'on l'en croyait aisément sur parole. Au fond, dans tous les accès de scepticisme de Sainte-Beuve, il entraînait un peu de dépit amoureux.

Tout cela revient à dire que le critique des *Lundis* ne s'est pas contenté dans son œuvre de pénétrer et d'exprimer les idées d'autrui, il y a mis les siennes propres; il y a exposé les raisons personnelles et successives qu'il a eues d'adhérer aux diverses doctrines qu'il a traversées, puis de s'en détacher; il y a consigné les jugements, souvent assez contradictoires, qu'il a portés sur les hommes et sur les choses du présent et du passé. Ces raisons ne sont pas toujours bonnes; ces jugements ne sont pas toujours justes; les uns et les autres sont pourtant fort intéressants à recueillir. A tout le moins, ils nous sont un renseignement, et singulièrement précieux, sur l'écrivain. Certes, celui-ci ne s'est pas toujours assez défendu de son sens propre; il n'a pas réagi suffisamment contre les entraînements de sa mauvaise humeur, de son amour-propre, bref,

contre lui-même; il a bien rarement fait effort pour rendre pleine justice à ceux dont il croyait avoir à se plaindre, ou simplement dont la gloire l'offusquait : ni Vigny, ni Musset, ni Balzac, — et combien d'autres! — n'ont été traités comme ils le méritaient, ni placés à leur véritable rang; et le plus méchant, mais aussi le plus injuste et le moins intelligent peut-être de ses livres est sans doute celui que d'assez vulgaires rancunes lui ont inspiré sur Chateaubriand. Et notez que les contemporains ne sont pas les seuls que Sainte-Beuve n'ait pas toujours appréciés avec toute l'équité désirable : il est rare, avouons-le, que les très grands écrivains de tous les temps aient trouvé en lui un critique qui fût vraiment digne de leur génie; il évite même de se mesurer avec eux : en un mot, et c'est tout dire, il a infiniment mieux parlé de Bourdaloue que de Bossuet. On connaît le mot un peu vif de Diderot sur Voltaire : « Il en veut à tous les piédestaux ». Un juge malveillant pourrait presque l'appliquer à Sainte-Beuve. Disons tout : Sainte-Beuve n'avait pas l'âme très haute et, — l'on peut vérifier en lui la profondeur et la justesse d'une célèbre parole de Vauvenargues, — son goût et sa critique s'en sont plus d'une fois ressentis.

Peu importe à vrai dire. Ce sont là faiblesses humaines et fréquentes en critique où, s'il faut en croire M. Brunetière, les âmes hautes et nobles comme celle de Vinet, « sont naturellement, ou nécessairement, pour beaucoup de raisons, plus rares qu'ailleurs ». Ce sont là faiblesses qu'il faut signaler et connaître pour se mettre en garde contre certaines idées et certains jugements de Sainte-

Beuve, mais qui, dans l'ensemble, n'entament pas, ou n'entament guère la rare valeur de son œuvre critique. Après tout, et de quelque façon qu'on s'y prenne, on n'expulsera jamais complètement tout élément subjectif de la critique et de l'histoire. Il faut être objectif, impersonnel, c'est entendu : mais il faut bien se rendre compte que, dans tout ce qu'on appelle si improprement les *sciences* morales, les mots d'impersonnalité, d'objectivité expriment un désir d'ailleurs louable, un effort, digne d'ailleurs d'encouragement, bien plutôt qu'une vivante réalité. Quelque effort que l'on fasse pour « sortir de soi », pour « enrichir son esprit de tout ce qu'on peut puiser dans les autres esprits », un moment vient où il faut *juger* ; et au nom de quoi jugerait-on, sinon au nom d'une sensibilité affectée de telle ou telle manière, ou d'une philosophie conçue de telle ou telle façon ? et qu'est-ce qu'une philosophie, fût-ce même la plus épurée, la plus dégagée — en apparence — d'éléments sensibles ou personnels, sinon la projection d'un *moi* humain sur l'univers ? Voilà pourquoi notre critique vaut toujours ce que nous valons nous-mêmes, et voilà pourquoi celle de Sainte-Beuve vaut en somme beaucoup. Ce sont les impressions et les idées d'un esprit très fin, très averti, extrêmement souple et intelligent, qui a fait, ou à peu près, le tour de toutes les idées de son temps et de la plupart des siècles antérieurs. Longtemps encore, il y aura profit intellectuel à bien connaître ce qu'il a pensé et ce qu'il a senti.

## III

Le profit même sera d'autant plus grand que, par-dessous ces impressions et ces idées, on trouve des faits et des textes, une information très solide, très scrupuleuse et très riche. Ce délicat lettré était doublé d'un véritable érudit; ce moraliste expert avait le goût des documents authentiques et la passion de l'exactitude : les minuties mêmes des recherches bibliographiques n'étaient pas pour le rebuter. De là tant de renseignements précis, d'indications précieuses, de citations et de notes qui nourrissent les articles de Sainte-Beuve, et font de ses cinquante ou soixante volumes un répertoire presque inépuisable pour les chercheurs et les historiens, une sorte de vaste encyclopédie critique, quelque chose, — je ne suis pas le premier à comparer les deux œuvres, — comme le *Dictionnaire* de Bayle, revu, complété, corrigé et mis à jour pour l'usage des hommes du XIX<sup>e</sup> et du XX<sup>e</sup> siècle. Notez, — et en cela encore Sainte-Beuve ressemble à Bayle, — que cette érudition d'excellent aloi et de première main n'est pas tout entière utilisée et comme épuisée par le sujet actuel où paraît se confiner le critique. Des rapprochements imprévus, des associations d'idées et de noms toutes fortuites font lever à tout propos dans son esprit des souvenirs exacts de ses anciennes ou récentes lectures; il se complaît à les suivre, à les rassembler, à les préciser au besoin, à les enchâsser dans la souple trame de son article; sa manière essentiellement *discursive* se prête admirablement à ces pointes, à ces digressions, à ces épi-

sodes; et il est d'ailleurs, — voyez le *Port-Royal*, — toujours si ingénieux à les excuser, il est si intéressant et si instructif à lire qu'on ne saurait lui en vouloir de quitter à chaque instant pour y revenir bientôt le sujet précis qu'il avait tout d'abord annoncé. On chercherait vainement, par exemple, telle page secrète de Chateaubriand dans les divers articles que Sainte-Beuve a consacrés à l'auteur du *Génie du Christianisme* : il l'a insérée ailleurs, et il faut savoir l'y trouver.

On se tromperait pourtant, me semble-t-il, si l'on voulait voir dans ce souci constant qu'a eu Sainte-Beuve d'être, sur tout sujet, très exactement et minutieusement informé, un effet ou un signe de cette méthode rigoureuse, érudite, et soi-disant *scientifique*, qui depuis un demi-siècle tend de plus en plus, et non sans excès parfois, à prévaloir en histoire et même en critique. En dépit des déclarations contraires qu'il a faites sur le tard, l'auteur des *Lundis* n'était pas à proprement parler un « esprit scientifique ». Ses scrupules et ses habitudes d'érudition viennent d'ailleurs. Il était curieux d'abord, d'une curiosité inlassable et insatiable, toujours en quête et en mouvement, une curiosité où l'indiscrétion et la malice, un besoin passionné et souvent assez malsain de constater partout des faiblesses et des misères, de voir de ses yeux de verrues ou des « gerçures », entraient pour une part au moins aussi large que le désir de connaître l'homme et d'ajouter au savoir humain. Pour satisfaire cette passion, rien ne lui coûtait : recherche d'éditions rares et de documents inédits, dépouillement de vieux journaux et de poudreux in-folios, lecture attentive de tous les

travaux essentiels parus sur une question donnée, consultation des spécialistes, et, quand il s'agit des contemporains ou de ceux dont le souvenir est encore vivant dans certaines mémoires, adroites questions posées aux intéressés ou à ceux qui les ont connus, empressement à recueillir de toutes mains, faits impressions, jugements, anecdotes, il n'est aucun procédé d'information positive que Sainte-Beuve n'ait connu et qu'il n'ait constamment pratiqué : il n'aurait eu, nous pouvons le croire, que fort peu à apprendre de nos modernes « interviewers ». — Mais il n'était pas seulement curieux : il était consciencieux. Il avait à un haut degré, il avait dans le sang, si l'on peut dire, cette vertu modeste, bourgeoise, peu honorée des hommes, en particulier des hommes de lettres, et dont le talent, le génie même ne devrait pourtant jamais dispenser. Comme tous les honnêtes fonctionnaires de province dont il descendait, il avait inné le goût de la besogne bien et correctement faite, de l'exactitude scrupuleuse, de la précision et de la régularité dans le « service » des bonnes lettres. Il n'aimait à parler que de ce qu'il savait, et il s'en serait voulu d'émettre un avis sur un livre qu'il n'avait pas lu, sur une question qu'il n'avait pas étudiée. Cela, sans forfanterie, comme s'il s'agissait d'une chose toute simple et toute naturelle. Et de fait, c'était bien pour lui, — comme ce devrait être pour tous les critiques, — une chose toute simple et toute naturelle. J'ai eu tort tout à l'heure de parler de vertu : la conscience était en lui non pas une vertu, mais une qualité : il n'aurait pas admis qu'on lui en fit un mérite. Il était né tel : il restait tel, sans raideur, sans intransi-

geance, sans dogmatisme. A cet égard comme à beaucoup d'autres, il était ce qu'on appelait jadis un *honnête homme*<sup>1</sup>.

Or dans tout cela, j'ai beau faire : je ne vois pas le parti pris théorique et cette foi absolue en la toute-puissance de la méthode qui caractérisent proprement l'esprit scientifique ; je ne trouve pas chez Sainte-Beuve, — sauf peut-être un peu dans les dernières années de sa vie, — l'habitude des enquêtes poursuivies dans le dernier détail, le souci d'« épuisser » les questions, l'ambition avouée de rivaliser avec le savant en son laboratoire, bref, tous les procédés qu'affecte volontiers la critique dite scientifique. De tous ces textes qu'il étudie, de tous ces faits qu'il recueille, de toute cette information qu'il ramasse il ne prend que la fleur ; d'un coup d'œil rapide et sûr, il note ce qui sert son dessein de psychologue ou de moraliste, ce qui intéresse sa sensibilité d'artiste, et il s'en tient là. C'est un homme de goût qui veut comprendre, et sentir, et jouir ; ce n'est pas un historien littéraire qui travaille. Disons le mot : c'est un *humaniste*, ce n'est pas un pur savant. Notez qu'il a plus d'une fois protesté contre l'invasion dans la critique de ces méthodes plus rigoureuses qu'il voyait se constituer autour de lui ; et quand il dut s'y astreindre un peu lui aussi, ce fut toujours à contre-cœur. Même alors, s'il consentait bien, tout au moins dans la préparation de son travail, à s'arrêter aux minuties de l'érudition positive, il veillait jalousement à ce que la pureté et la vivacité de son goût n'en fussent ni émoussées, ni

1. Rappelons la définition que Bussy-Rabutin a donnée de l'honnête homme : « Un homme bien né et qui sait vivre ».

altérées. L'érudition lui était non une fin, mais un moyen, — un moyen de mieux exercer son intelligence, son imagination, sa fine sensibilité de critique et de lettré à l'ancienne manière; et l'on sait d'autre part toutes les résistances qu'il opposa jusqu'au bout à Taine. « Où est-il, dit-il quelque part, où est-il le temps où on lisait anciens et modernes couché sur un lit de repos, comme Horace pendant la canicule, ou étendu sur un sofa, comme Gray, en se disant qu'on avait mieux que les joies du Paradis et de l'Olympe?... » Et ailleurs, dans des pages charmantes de son *Chateaubriand*, où il essaie de définir la vraie critique française « plus vive, moins chargée d'érudition, moins théorique et systématique, plus confiante au sentiment immédiat du goût » : « J'avoue ma faiblesse; nous sommes devenus bien plus forts dans la dissertation érudite, mais j'aurai un éternel regret pour cette moyenne et plus libre habitude littéraire, qui laissait à l'imagination tout son espace et à l'esprit tout son jeu; qui formait une atmosphère saine et facile où le talent respirait et se mouvait à son gré : cette atmosphère-là, je ne la trouve plus, et je la regrette. » Un Horace ou un Gray, un Racine ou un La Fontaine n'eussent pas mieux dit.

Et c'est pourquoi sur bien des questions il y a à revenir après Sainte-Beuve; sur bien des points on peut pousser plus loin que lui, mener avec plus de rigueur et de constance l'enquête qu'il a lui-même si ingénieusement commencée; et sur bien des points aussi, on pourra, faits et textes en mains, conclure tout autrement que lui. Certes, on ne peut demander par exemple à l'auteur d'un simple article sur Lamén-

nais d'avoir longuement comparé entre elles les différentes éditions de l'*Essai sur l'indifférence* ; mais, — pour m'en tenir à un sujet que je commence à assez bien connaître, — il ne sera plus permis d'écrire, comme l'a fait Sainte-Beuve, deux volumes sur Chateaubriand, et de n'avoir pas, plus attentivement qu'il ne l'a fait, examiné les différents textes du *Génie du Christianisme*, et consulté, — il l'aurait pu faire, — les variantes de l'édition de Londres. Sur-tout, il sera désormais interdit, dans une étude aussi fouillée, d'exécuter, — et d'étrangler — comme l'a fait Sainte-Beuve, en quatre lignes les très belles *Études historiques*. Ici les scrupules et les habitudes de l'érudition contemporaine suffisent à nous mettre en garde contre les écarts et les préventions du goût individuel....

Mais sans doute il y aurait quelque injustice à insister davantage. Je suis d'ailleurs de ceux qui pensent qu'il ne faut être la dupe de personne, et des mots moins encore que des hommes ; que l'esprit scientifique, la méthode scientifique, admirables certes dans leur domaine propre, qui est celui des sciences positives, ne sont pas tout, et qu'il est une foule de choses qui échappent à leurs prises. Tout ce qui est art, beauté, délicatesse ou élévation morale, ardeur religieuse, tout cela est « d'un autre ordre » ; l'érudition la plus exacte, — et l'érudition n'est pas la science, — la méthode la plus rigoureuse, ne feront jamais comprendre à personne, si quelque autre chose ne vient pas s'y joindre, en quoi Racine l'emporte sur Campistron, et Newman sur Casanova. Partout où l'on enseigne ce que l'on appelle fort improprement les « sciences morales », il faudrait,

renversant le mot de Platon, inscrire sur la porte : « Que nul n'entre ici s'il n'est *que* géomètre. » Or, la critique est l'une de ces sciences ; et, en critique, pour parler comme Pascal, « l'esprit géométrique » est bien peu de chose, s'il n'abdique devant « l'esprit de finesse ». Cet « esprit de finesse », on sait combien l'avait en partage Sainte-Beuve ; c'est cet esprit qui fera vivre sa critique ; et c'est lui qui l'eût encore fait vivre, quand bien même elle eût été encore moins informée et moins érudite.

Au reste, même à ce dernier point de vue, elle est encore, dans l'ensemble, remarquablement solide et substantielle. Même de nos jours, après tant de découvertes et d'exhumations en tous sens, il y a encore beaucoup à y prendre. Il faut enfin rendre à l'écrivain cette justice qu'il ne s'est pas épargné pour donner à son œuvre toute la perfection de forme et de fond dont elle était susceptible. « Il faut avoir connu Sainte-Beuve, a dit quelqu'un qui l'a vu de fort près, Edmond Scherer, il faut avoir connu Sainte-Beuve, pour savoir l'importance presque malade qu'il attachait à l'orthographe d'un nom propre, à un renseignement, à une date. Il voulait tout voir de ses propres yeux, tout vérifier. Il avait vraiment la religion des lettres. A partir du commencement des *Lundis*, sa vie entière fut dominée par les conditions de la tâche qu'il avait entreprise. Ces gracieux articles sortaient d'une cellule de Bénédictin. La porte de Sainte-Beuve était fermée, hormis le lundi, jour de la publication devenu jour de repos et de vacance. Les livres dont il avait besoin avaient été réunis d'avance dans les bibliothèques publiques par des amis dévoués. Les lectures faites, les passages marqués, il faisait un

premier jet de son article, il le *bâtissait*, selon son expression<sup>1</sup>. Après quoi, il le reprenait en sous-œuvre, le rédigeait, dictant à son secrétaire, saisissant lui-même la plume de temps en temps, intercalant, modifiant, cherchant. Tous les scrupules du savant et de l'artiste étaient à la fois en éveil dans ce labeur, et jusqu'au dernier moment. Le vendredi, l'article était fait; Sainte-Beuve respirait; il allait lire son travail à Véron (je parle des premiers *Lundis*, de ceux des années 1849 et suivantes), dont il prisait le tact bourgeois, puis il restait à dîner avec lui et quelques amis. La tâche n'était pourtant pas encore finie; après la rédaction venait la correction des épreuves, et il en fallait deux, trois quelquefois pour satisfaire à ses exigences. Le samedi et le dimanche y passaient; alors l'autre semaine était déjà là, il y avait un nouvel article à ébaucher. Tel est le prix que coûtent les choses parfaites, les choses durables! »

« Les choses parfaites » : le mot peut sembler un peu hyperbolique. Mais, tout compte fait, je ne suis pas bien bien loin de souscrire à ce jugement.

1<sup>er</sup> octobre 1902.

1. « En une journée, nous dit l'un de ses secrétaires, en une journée et tout d'une haleine, au risque de se fouler le pouce ou le poignet, il couchait l'article sur de petits feuillets, de son écriture menue et cursive, à peine tracée, et qu'il était ensuite assez difficile de transcrire. Puis, il se relisait pour donner le dernier poli, effaçait l'apprêt, l'air de rhétorique inhérent à l'improvisation, et tâchait de rendre sa phrase aussi souple que la parole.... Le purisme, qui retient et glace, était sacrifié à l'aisance, au naturel, à d'aimables négligences. Entre une expression correcte et un tour neuf et hardi, pas la moindre hésitation, la grammaire attrapait son soufflet. » (A.-G. Pons, *Sainte-Beuve et ses inconnues*, p. 222-224.)



**CHATEAUBRIAND  
ET SES RÉCENTS HISTORIENS**

- I. **Une édition de la Correspondance générale de Chateaubriand.** — Pour l'intérêt littéraire, historique et psychologique, la *Correspondance* de Chateaubriand ne le cède en rien à celle même de Voltaire. — Richesse et lacunes de cette *Correspondance*. — Mérites et insuffisances de l'édition nouvelle : l'établissement du texte ; — Orthographe ; — le commentaire . . . . . 55
- II. **Un livre sur la vie politique de Chateaubriand.** — La thèse de l'auteur : en quoi elle est juste, et en quoi elle est excessive : Chateaubriand poète et homme d'action tout ensemble. — Méthode trop conjecturale et aventureuse employée pour l'établir ; — exemples : jugements suspects portés sur la conversion de Chateaubriand, sur son caractère, et sur son rôle politique sous le Consulat, l'Empire et la première Restauration. — Solides et intéressantes parties de cette enquête. . . 69
- III. **Le « Chateaubriand » de M. Jules Lemaitre.** — Manque d'affinités électives entre M. Jules Lemaitre et Chateaubriand : livre un peu inégal, partial, ironique et indécis qui en est résulté : exemples et preuves. — Le jugement de M. Lemaitre sur Chateaubriand romanesque et amoureux : René et Lucile. — L'ennui chateaubrianesque : qu'on se trompe en voulant n'y voir qu'une simple phrase. — L'orgueil de Chateaubriand n'est pas du tout la vanité du bourgeois gentilhomme : Chateaubriand et Victor Hugo. — Le jugement de M. Lemaitre sur l'œuvre de Chateaubriand : ses insuffisances et ses lacunes, mais ingéniosité et pénétration de quelques-unes des vues du critique sur *Atala* et sur *Iténé* en particulier. — Conclusion . . . . . 81

**SUR SAINTE-BEUVE**

- I. **L'art de Sainte-Beuve.** — Une page de Taine. — Le procédé de peintre de Sainte-Beuve : ses légers défauts, mais ses rares mérites . . . . . 109
- II. **Les idées de Sainte-Beuve.** — Ubiquité de son intelligence critique. — Son scepticisme n'était-il pas plus apparent que réel ? — Sincérité de ses croyances successives et psychologie de ses déflections successives. — Intérêt des idées et des jugements qu'il a consignés dans son œuvre critique . . . . . 112
- III. **L'information de Sainte-Beuve.** — Abondance et précision de son érudition. — Sa curiosité et sa conscience. — Ses scrupules à l'égard de l'esprit scientifique : à cet égard, il a laissé plus d'un progrès à réaliser. — Sainte-Beuve est avant tout un *humaniste*. — L'esprit de finesse et l'esprit géométrique en critique. — Solidité de l'œuvre critique de Sainte-Beuve. — Une page de Seneker sur les *Lundis* . . . . . 122









## BIBLIOTHÈQUE VARIÉE, FORMAT IN-16

A 3 FR. 50 LE VOLUME

## ÉTUDES SUR LA LITTÉRATURE FRANÇAISE

ALBERT (P.) : *La poésie*..... 1 vol.  
*La prose*..... 1 vol.  
*La littérature française, des origines à la fin du XVI<sup>e</sup> siècle*..... 1 vol.  
*La littér. française au XVII<sup>e</sup> siècle*..... 1 vol.  
*La littér. française au XVIII<sup>e</sup> siècle*..... 1 vol.  
*La littér. française au XIX<sup>e</sup> siècle; les origines du romantisme*..... 2 vol.  
*Poètes et poésies*..... 1 vol.

BALDENSPERGER (F.) : *Études d'histoire littéraire*..... 2 vol.  
*Alfred de Vigny*..... 1 vol.

BÉNOIST (Ant.) : *Essais de critique dramatique*..... 1 vol.

BERTRAND (L.) : *La fin du classicisme et le retour à l'antique*..... 1 vol.

BOISSIER (G.) de l'Académie française : *L'Académie Française sous l'ancien régime*..... 1 vol.

BRUNETIÈRE (F.), de l'Académie française : *Études critiques sur l'histoire de la littérature française*..... 8 vol.  
*L'évolution des genres dans l'histoire de la littérature*..... 1 vol.  
*L'évolution de la poésie lyrique en France au XIX<sup>e</sup> siècle*..... 2 vol.  
*Les époques du théâtre français*..... 1 vol.  
*Victor Hugo*..... 2 vol.  
*Études sur le XVIII<sup>e</sup> siècle*..... 1 vol.

CHERBULIEZ (V.), de l'Académie française : *L'Idéal romantique en France*..... 1 vol.

CHINARD (G.) : *L'exotisme américain dans la littérature française au XVI<sup>e</sup> siècle*..... 1 vol.

CHURTON-COLLINS : *Voltaire, Montesquieu et Rousseau en Angleterre*..... 1 vol.

DELTOUR : *Les ennemis de Racine au XVII<sup>e</sup> siècle*..... 1 vol.

FAGUET (E.) : *En lisant les beaux vieux livres*..... 1 vol.

FILON (A.) : *Mérimée et ses amis*..... 1 vol.

GENDARME DE BÉVOTTE (G.) : *La légende de Don Juan*..... 2 vol.

GIRAUD (V.) : *Essai sur Taine*..... 1 vol.  
*Chateaubriand, études littéraires*..... 1 vol.  
 *Nouvelles Études sur Chateaubriand*..... 1 vol.  
*Livres et questions d'aujourd'hui*..... 1 vol.  
*Blaise Pascal, études d'hist. morale*..... 1 vol.  
*Les Maîtres de l'œuvre*..... 1 vol.  
*Maîtres d'autrefois et d'aujourd'hui*..... 1 vol.

GLACHANT (P. et V.) : *Papiers d'autrefois*..... 1 vol.  
*Essai critique sur le théâtre de Victor Hugo*..... 2 vol.

GREARD, de l'Académie française.  
*Edmond Scherer*..... 1 vol.  
*Prévoist-Paradol*..... 1 vol.

GRISSELLE (E.) : *Fénelon*..... 1 vol.

HAUSSONVILLE (Cte d'), de l'Académie française : *A l'Académie française et autour de l'Académie*..... 1 vol.

LAFOSCADE (L.) : *Le théâtre d'Alfred de Musset*..... 1 vol.

LARROUMET (G.), de l'Institut : *Mari-sauv, sa vie et ses œuvres*..... 1 vol.  
*La comédie de Molière*..... 1 vol.  
*Études de critique dramatique*..... 2 vol.  
*Derniers portraits*..... 1 vol.

LE BRETON (A.) : *Le roman au XVII<sup>e</sup> siècle*..... 1 vol.

LENIENT : *La satire en France au moyen âge*..... 1 vol.  
*La satire en France au XVI<sup>e</sup> siècle*..... 2 vol.  
*La comédie en France au XVIII<sup>e</sup> et au XIX<sup>e</sup> siècle*..... 4 vol.  
*La poésie patriotique en France au moyen âge et dans les temps modernes*..... 3 vol.

MARSAN (J.) : *La bataille romantique*..... 1 vol.

MARTINENCHE (E.) : *La comédie espagnole en France de Hardy à Racine*..... 1 vol.  
*Molière et le théâtre espagnol*..... 1 vol.

MASSON (M.) : *Fénelon et Mme Guyon*..... 1 vol.  
*Madame de Tencin*..... 1 vol.

MERLANT (J.) : *Le roman personnel, de Rousseau à Fromentin*..... 1 vol.

MEZIERES (A.), de l'Académie française : *Vie de Mirabeau*..... 1 vol.  
*Morts et vivants*..... 1 vol.  
*De tout un peu*..... 1 vol.  
*Pages d'automne*..... 1 vol.

PARIS (G.), de l'Académie française : *La poésie au moyen âge*..... 2 vol.  
*La littérature française au moyen âge*, 3<sup>e</sup> edit. revue et complétée..... 1 vol.  
*Légendes au moyen âge*..... 1 vol.

PELISSIER : *Le mouvement littéraire au XIX<sup>e</sup> siècle*..... 1 vol.  
*Le réalisme du romanisme*..... 1 vol.

POMAIROLS (Ch. de) : *Lamartine*..... 1 vol.

RIGAL (E.) : *Le théâtre français avant la période classique*..... 1 vol.  
*Molière*..... 2 vol.  
*De Jodelle à Molière*..... 1 vol.

ROUJON (H.) de l'Académie française : *La galerie des bustes*..... 1 vol.  
*En marge du temps*..... 1 vol.  
*Dames d'autrefois*..... 1 vol.

SAINTE-BEUVE : *Port-Royal*..... 7 vol.

STAFFER : *Molière et Shakespeare*..... 1 vol.  
*La famille et les amis de Montaigne*..... 1 vol.

TAINE (H.) : *La Fontaine et ses fables*..... 1 vol.  
*Essais de critique et d'histoire*..... 1 vol.  
*Nouveaux essais de critique et d'histoire*..... 1 vol.  
*Derniers essais de critique et d'histoire*..... 1 vol.

TEXTE (J.) : *J.-J. Rousseau et les origines du cosmopolitisme littéraire*..... 1 vol.

VÉZINET (F.) : *Molière, Florian et la littérature espagnole*..... 1 vol.